

Réponses
à PIERRE LOTI

ami des massacreurs

Articles d'Auguste GAUVAIN,
Camille MAUCLAIR,
Herbert Adams GIBBONS,
F. Jean DESTHIEUX, etc.

Correspondances et Documents Officiels

PARIS
IMP. H. TURABIAN,
227, Boulevard Raspail

1919



PUBLICATIONS
DE
LA COMMISSION DE PROPAGANDE
ARMÉNIENNE

II

RÉPONSES à PIERRE LOTI
ami des massacreurs

Réponses

à PIERRE LOTI

ami des massacreurs

Articles d'Auguste GAUVAIN,
Camille MAUCLAIR,
Herbert Adams GIBBONS,
F. Jean DESTHIEUX, etc.

Correspondances et Documents Officiels

PARIS
IMP. H. TURABIAN,
227, Boulevard Raspail

1919

AVANT-PROPOS

Talaat Pacha et sa bande ont pris une part directe et importante dans la machination de la guerre mondiale ; à la veille du conflit, leurs agents ont honteusement trompé la France par des déclarations mensongères d'amitié et lui ont soutiré une grosse somme qui dans leur esprit ne devait être consacrée qu'à préparer la coopération turque à l'agression allemande. Le concours de la Turquie a été très précieux pour l'Allemagne et a prolongé la guerre d'un an au moins, coûtant aux Alliés des centaines de milliers de leurs soldats. De plus, par le crime gigantesque perpétré contre les populations Arméniennes, Grecques et Syriennes de l'Empire, le Turc a dépassé de beaucoup non seulement les horreurs commises par les troupes allemandes au cours de cette guerre, mais les atrocités les plus effroyables qui ont illustré jadis les hordes des Attila et des Tamerlan. Et il est évident que la race turque tout entière, sauf un nombre infime d'exceptions, a vivement et ouvertement désiré la victoire de l'Allemagne et a fait tout son possible pour y contribuer.

Tout cela n'a fait aucune impression sur M. Pierre Loti qui, gardant intactes son affection et son estime pour le Turc, a continué, contre toute logique, et contre toute convenance, à prendre en pleine guerre la défense d'un des principaux ennemis de l'Entente. Dans plusieurs articles et en une

brochure, il a persisté à montrer le Turc comme la race la plus noble, la plus honnête, la plus chevaleresque de l'Orient et il s'est acharné à calomnier, à noircir les peuples chrétiens du Levant, au moment même où ceux-ci étaient odieusement persécutés et massacrés par le Turc pour avoir embrassé la cause de la France et de ses Alliés.

Cette campagne morbide a provoqué de nombreuses réponses de la part des représentants de l'Arménie et de la Grèce ainsi que de la part d'écrivains et publicistes français, américains et anglais connaissant de près l'Orient. Nous avons jugé intéressant et utile de réunir en brochure un certain nombre des réponses, directes ou indirectes, données à M. Pierre Loti par les amis européens et américains des peuples opprimés d'Orient. Nous y avons joint les renseignements transmis par les correspondants des journaux parisiens sur les atrocités que les Turcs ont fait subir aux Français se trouvant en Turquie, des extraits de rapports officiels sur le traitement odieux qui fut imposé aux prisonniers de guerre à Kut-el-Amara, le jugement d'un journaliste ottoman vraiment honnête sur la conduite de ses compatriotes au cours de cette guerre ; et nous y avons joint enfin la meilleure des réponses données à M. Pierre Loti, celle qui, signée de M. Georges Clemenceau, président de la Conférence de la Paix, fut adressée à la mission Turque venue à Paris. Comme préface à ce recueil, nous reproduisons un fragment de discours que M. Lloyd George a prononcé au moment de l'entrée en guerre de la Turquie.

Avant cette grande guerre, les articles et livres de M. Loti et de quelques autres écrivains atteints du même mal, ont été néfastes pour les chrétiens d'Orient dont ils ont contrecarré, dans une mesure assez sérieuse, les efforts de libération, à la France dont ils ont induit en erreur l'opinion publique, et aux Turcs eux-mêmes, qu'ils ont poussés à leur

perte finale en les encourageant dans leurs pires défauts. A l'heure actuelle, notamment après la réponse des Alliés à la mission Turque, qui semble bien l'arrêt de mort de l'Empire Ottoman, la campagne de M. Pierre Loti perd beaucoup de sa nocivité (1) ; elle ne demeure plus que le phénomène bizarre d'un grand artiste qui, après avoir justement gagné l'admiration universelle par son talent délicieux, a terni sa propre gloire en prenant, dans la grande tragédie de l'Orient, le parti des massacreurs.

Il n'en est pas moins nécessaire de conserver pour l'Histoire, à côté des documents officiels et des témoignages irrécusables, les commentaires des écrivains et publicistes d'esprit sain et de juste

(1) Au moment où cette brochure paraît, les agissements de l'organisation nationaliste turque, qui n'est rien autre que la réapparition de « L'Union et Progrès » sous une forme nouvelle, font croire à certains journaux européens que devant cette force renaissante, les Alliés seront obligés de maintenir l'Empire Ottoman, amputé de quelques provinces, mais contenant encore plusieurs régions peuplées de races non-turques. C'est là une chose devenue désormais « impossible ». La « force » du nationalisme turc est loin d'être sérieuse au point de faire vraiment peur aux Alliés victorieux. A plusieurs reprises, au cours de la guerre, les chefs des gouvernements alliés ont nettement déclaré que les régions non-turques de l'Empire en seront détachées et qu'après les horreurs commises en Arménie, on ne laisserait plus aucune race chrétienne sous la domination ottomane ; ces déclarations ont été reprises et plus énergiquement exprimées par le conseil des Cinq dans la réponse à la mission turque ; il n'est pas concevable que les Alliés foulent aux pieds un engagement aussi formel et dont l'exécution répond du reste à leurs intérêts réels et à ceux de la civilisation et de la paix. Un « Empire ottoman » ne peut plus subsister. Il n'en restera, une fois les parties non-turques détachées, qu'un Etat turc confiné aux provinces proprement turques de l'Anatolie, et ce sera un grand bien pour le monde entier, et pour les Turcs eux-mêmes .

vision qui, devant le duel entre la tyrannie turque et les nations opprimées par elle, ont pris la défense de la vérité et de l'humanité contre les apologistes de la barbarie et du mensonge.

C. P. A.

Paris, septembre 1919.

EXTRAIT

DU

DISCOURS PRONONCÉ AU "CITY-TEMPLE"

le 10 Novembre 1914



« ...Mais maintenant nous recevons l'assaut d'un autre apôtre national de la haute culture -- la Turquie ! On note des caractères identiques, même dans la manière dont la guerre fut amenée ; on trouve le même mépris pour les données élémentaires, pour les moindres convenances du droit international. Des villes inoffensives, sans défense, se voient bombardées sans avertissement. Nous fimes de notre mieux pour éviter la querelle, mais je ne puis aller jusqu'à paraître fâché qu'elle ait éclaté. Il est impossible qu'on ait montré plus de patience, en face des insultes et des injustices que je pourrais vous conter par le menu pendant des heures, que n'en montra la Grande-Bretagne, étant donné la manière dont elle fut traitée par le misérable, le lamentable, méprisable empire du Bosphore. On est rempli de dédain et de mépris à la pensée qu'on a pu endurer, même un jour, les insultes du Turc. Mais le conflit n'est plus dans nos mains ; nous étions dans la main du destin ; et l'heure a sonné au grand cadran de la Destinée pour régler nos comptes avec le Turc. Je ne

parle pas de lui en tant qu'ennemi de la Chrétienté. Pour régler les conflits de croyances il n'est pas de méthode plus futile que la guerre. Nous ne combattons pas le mahométisme mais le Turc. Un Mahométan très distingué et un très loyal sujet de l'Empire britannique, me disait l'autre jour : "Après tout, l'Empire britannique, est le plus grand empire mahométan du monde". L'empire ottoman n'est qu'un empire mahométan de second plan, bien qu'il se donne des airs d'hégémonie sur l'ensemble du monde musulman. Eh quoi ! le Turc est le plus grand ennemi de sa propre foi, parce qu'il l'a déshonorée par son mauvais gouvernement. Qu'a-t-il donc en commun avec le Mahométan cultivé de l'Inde ? Dans les régions supérieures de la pensée, le Mahométan de l'Inde tient un rang honoré. Les Arabes apportèrent une civilisation bien à eux qui, jusqu'à nos jours, a enrichi l'Europe. Et les Turcs ? qui peut nous dire en quoi ils ont contribué à la civilisation, à l'art, à un aspect quelconque du progrès humain ? C'est un cancer humain que leur tyrannie, une agonie qui s'insinue dans la chair de leurs conquêtes, pourrissant toute fibre de vie. Ils ont fait peser leur régime sur la plupart des pays qui sont le berceau de la civilisation. Ces terres furent jadis les plus fécondes, les plus abondantes du monde, elles furent les greniers de l'Orient et de l'Occident. Tour à tour, elles ont été gouvernées par les Assyriens, les Babyloniens, les Perses, les Grecs et les Romains. Tous étaient des tyrans ; mais tous laissèrent ces pays prospères et luxuriants. Que dire du Turc ? Il arrive dans ces terres d'abondance, et le contact de sa sandale souillée de sang blesse et dessèche la vie et la fertilité de tous ces territoires. Dans des milliers de kilomètres carrés, on voit tous les grains se flétrir ; la seule vue de cette Gorgone a changé plaines et champs généreux en déserts de pierres. Le peuple, soumis pendant des siècles à ce régime, a été victime de son indolence, de son incompetence, de sa concupiscence. Et maintenant -- maintenant que le jour des grands comptes s'est levé sur les nations -- soyons heureux que le Turc soit assigné une dernière fois pour répondre de sa longue liste de crimes et d'infamies contre l'humanité.

Dans cette lutte gigantesque du Droit et de la Justice, il convient que les Turcs entrent dans l'action coude à coude avec les pillards de la Belgique. Ils sont faits pour aller ensemble, les ravageurs de l'Arménie et les dévastateurs des Flandres -- Le Turc de l'Orient et le Turc de l'Occident -- ces deux empires militaires impitoyables qui ne connaissent qu'un Dieu, le carnage. Leur débâcle apportera l'allégresse, la sécurité et la paix à un monde que, depuis des générations, opprime et assombrit leur odieux fantôme... »

David LLOYD GEORGE

Réponse à M. Pierre Loti

Lettre au Directeur de la « Voix de l'Arménie »

Mon cher confrère,

Je considère comme étant de mon devoir de Français et d'écrivain de protester avec indignation contre l'article de l'*Echo de Paris* où M. Pierre Loti n'a pas craint de multiplier les assertions fantastiques de sa turcophilie et d'insulter à l'héroïsme des Arméniens, en prêtant l'autorité de son nom à la version mensongère des événements de Bakou — ceci postérieurement à la réfutation péremptoire de lord Cecil, qu'il ne pouvait ignorer.

Je sépare complètement l'admiration que j'ai toujours eue pour le talent de romancier de M. Loti du désaveu absolu que ma conscience oppose à de tels écarts. A l'heure où la Turquie, ennemie de la France, capitule, se servir d'un de ses proverbes pour injurier l'Arménie, amie et alliée de la France, est un procédé plus qu'étrange de la part d'un Français et d'un officier français. Il y a là, en dehors de toute opinion politique, un très pénible oubli du tact.

Je suis sûr que beaucoup d'écrivains ont lu comme moi cet article de M. Loti avec stupeur et chagrin.

Je voudrais être aussi sûr qu'il ne sera considéré par les Arméniens qu'avec une amertume mitigée par le sentiment d'un cas tout individuel. Je veux espérer qu'ils ne sentiront pas pour cela diminuer leur confiance dans l'estime et l'appui de ceux de mes confrères qui depuis les jours déjà lointains de la création de *Pro Armenia*, n'ont cessé (et parmi eux M. Clemenceau) d'invoquer pour votre noble, brave et infortunée patrie l'ère de salut qui s'ouvre enfin pour elle.

M. Pierre Loti peut bien oublier le royaume français des Lusignan, prendre Trébizonde pour un centre essentiel de pure Turquie, vanter les Ottomans comme les plus tolérants des hommes, absoudre Enver Pacha, et même déclarer, s'il vous plaît, que ce sont les Arméniens qui ont martyrisé les Turcs, ce qui ne serait pas plus paradoxal que son interprétation des affaires de Bakou. Cela ne fera que ternir sa gloire d'artiste, donner de son intelligence et de son caractère une idée beaucoup moins haute que de ses facultés de sensitif. Cela ne changera rien à ce qui doit être. Je tenais seulement à me désolidariser publiquement devant vos compatriotes d'une manifestation qui m'a paru scandaleuse. J'ajoute que la turcophilie, qui chercherait à renaître sous de tels auspices, me semble être une chose aussi dangereuse que honteuse pour mon pays, matériellement et moralement.

Veillez agréer, avec mes meilleurs sentiments, l'hommage fervent de mon admiration pour l'âme héroïque de votre patrie. Vive l'Arménie autonome, co-belligérante, alliée vaillante et amie bien-aimée !

Catulle MAUCLAIR.

(*La Voix de l'Arménie*, N° du 1^{er} décembre 1918.)

Lettre à la rédaction de la «Voix de l'Arménie»

Aucun écrivain n'a décrit avec autant de charme la vie, l'atmosphère et les aspects de Constantinople que Pierre Loti, grand maître du style et poète. Mais l'académicien français est tombé dans la commune erreur des grands hommes de croire que sa compétence et son autorité s'étendraient bien au-delà du domaine dans lequel il a établi son renom.

M. Loti n'a de titres à cette autorité, ni comme un

homme qui a étudié l'histoire turque, ni comme un homme qui a voyagé dans l'Empire ottoman.

Les qualités essentielles pour un écrivain d'œuvres d'imagination ne sont d'aucun avantage pour celui qui veut traiter des questions historiques et parler des événements contemporains. Le romancier doit être un homme sentimental ; il doit être sensible à tout ce qui l'entoure et il faut qu'il ait le don de voir les choses comme il a besoin qu'elles soient et non comme elles sont réellement. Il lui est désagréable de se trouver en face de faits et il devient ridicule quand il essaie de s'occuper de faits, lui qui n'est habitué qu'à s'occuper de fictions.

Pendant la guerre balkanique, alors que le monde entier n'avait de sympathies que pour les efforts heureux des races chrétiennes des Balkans pour se libérer du joug turc, M. Pierre Loti écrivit un livre passionné pour défendre les Turcs. C'était un livre qui montrait toute l'ignorance de son auteur, ses incurables préventions, son manque de sympathie pour les aspirations politiques et sociales de la civilisation moderne dont sa propre race donne un puissant exemple. M. Pierre Loti essaya de prouver que le noir était blanc. Il porta aux nues les caractéristiques les plus saillantes de ses amis les Turcs, cruauté, rapacité, inaptitude à gouverner, aversion de s'adapter aux conditions et aux idéals du vingtième siècle. Il se montra d'un esprit détestable envers les autres races chrétiennes du Proche Orient et envers les Arméniens. Il n'eut aucune sympathie pour leur martyre, il ignora leurs qualités, il se refusa à étudier les raisons de leurs défauts.

Les événements qui suivirent ont prouvé que M. Loti était un mauvais prophète. Il induisit en erreur l'opinion publique de France en lui faisant croire que les Turcs ne se mettraient pas du côté des Allemands dans le cas d'une guerre européenne. Quand les Turcs se furent joints aux Allemands contre la France et l'Angleterre, il

continua à affirmer que cet acte, si désastreux pour la cause de l'Entente, n'était dû qu'à la crainte inspirée par la Russie et que si la menace russe était écartée, les Turcs refuseraient de se battre contre leurs amis les Français et les Anglais, comme le voulait l'Allemagne. Quand la Révolution Russe renonça à la vieille ambition moscovite de posséder Constantinople, M. Loti fut sûr que les Turcs étaient tout prêts à faire une paix séparée.

Les plus amères expériences semblent ne rien apprendre à M. Loti. Si incroyable que puisse sembler qu'un Français oublie les terribles sacrifices qu'a faits la nation française pendant ces quatre dernières années, M. Loti reste impénitent. Loin de reconnaître qu'il a eu tort, il profite de la signature d'un armistice avec les Turcs, pour redevenir leur champion devant l'Europe. Le premier novembre, — par quelle triste ironie a-t-il choisi cette date — *l'Echo de Paris* publie deux colonnes dues à la plume de M. Loti, dans lesquelles il réaffirme sa foi en la sincérité et en l'humanité des Turcs, les excuse d'avoir porté les armes contre la France pendant quatre ans et plaide en leur faveur afin que les Français les regardent de nouveau comme des amis. Il ne considère pas leur demande d'armistice comme la conséquence du sang versé par nos vaillants soldats et nos marins, mais comme une preuve de la traditionnelle amitié du Turc envers la France. Pour prouver que les Turcs aiment vraiment les Français, il cite un incident absolument fallacieux du malheureux débarquement aux Dardanelles.

« La plupart de nos chers soldats, dit-il, revenus de la « folle équipée des Dardanelles, auraient été fauchés sur « les plages, si les Turcs n'avaient mis beaucoup de bonne « volonté à les laisser se réembarquer : en général, ils « cessaient le feu sur les canots français chaque fois qu'il « n'y avait plus derrière eux quelque brute allemande « pour les talonner. »

Peut-être qu'avec une imagination suffisante on pourra avaler cette histoire. Aussi bien, si M. Loti la croit vraie, il fait preuve d'une naïveté extraordinaire. Il y avait

plus de 80.000 Turcs s'opposant au débarquement des Franco-Anglais aux Dardanelles. Il y avait avec eux, ces jours-là, moins de 200 Allemands. Quelle piteuse mentalité, quelle couardise que de se laisser mener par une poignée d'Allemands au point de tirer des coups de fusils sur ses meilleurs amis ! M. Loti révèle aussi cette naïveté quand il nous demande de croire que les Turcs sont honnêtes, intelligents, courageux et que dans le même paragraphe il déclare qu'une simple poignée d'intrigants à Constantinople les amena à déclarer la guerre à leurs amis les Français et les Anglais afin d'aider les Allemands que tout le monde, sauf les dits intrigants, déteste.

En plaidant, le jour même des Morts, en faveur des ennemis de la France, M. Loti s'est fourvoyé aussi au point de calomnier ceux qui n'hésitèrent pas à braver les tortures, la famine, la mort pour rester fidèles à la France. Pendant que les Turcs prouvaient leur amour pour la France en se joignant à ses ennemis dans une guerre purement agressive, les Arméniens par milliers s'engageaient dans l'armée française. La plupart d'entr'eux ont donné leur vie pour la France, sur le sol français. Des milliers d'Arméniens vinrent en France, en ses jours les plus sombres, sous l'uniforme américain, et d'autres encore ont contribué à la libération de la Palestine et de la Syrie. Tous les humains sur la surface du globe, en ce jour choisi par M. Loti pour diffamer les Arméniens, chaque famille arménienne comme chaque famille française se recueillent et pensent au père, au fils, au mari qui ont donné tout ce qu'ils avaient, leur vie, pour sauver la France.

Le procédé employé par M. Loti pour jeter le discrédit sur les Arméniens est indigne d'un homme d'honneur. Dans *l'Echo de Paris*, en un article amplifié et exagéré, il reflète le mensonge de la soi-disant lâcheté et trahison des Arméniens de Bakou C'est un conte qui n'a jamais eu le moindre fondement. Il est impossible que M. Loti

l'ait contrôlé avant de s'en servir comme d'un argument justifiant l'attitude des Turcs envers les Arméniens. S'il l'avait contrôlé, s'il avait seulement lu les journaux français de ces dernières semaines, il n'aurait pas manqué de trouver la réfutation à la même place où il avait lu l'accusation. Les déclarations faites par M. Balfour, Lord Robert Cecil et le général Dunsterville qui commandait les troupes britanniques à Bakou, ont toutes donné un démenti formel à cette histoire. M. Loti, lui, l'emploie comme une preuve de la lâcheté et de l'esprit de trahison qu'il leur attribue et qui justifient par conséquent leurs mise à mort par centaines de mille perpétrées par les Turcs.

L'argumentation de M. Loti peut être ramenée aux deux propositions suivantes :

1° Lorsque les Allemands secoururent le monde civilisé en envahissant la Belgique et la France et en y commettant toutes sortes d'atrocités, les Turcs firent alliance avec l'Allemagne et l'aidèrent corps et âme dans cette guerre contre les deux nations qu'ils aiment le plus. Mais nous nous sommes mépris sur leur action. En réalité ils sont les amis des Français et les ennemis des Allemands.

2° Quand les Arméniens réunis en assemblée à Erzeroum refusèrent, en tant que nation, d'aider les Turcs dans leur acte amical envers la France, parce qu'ils n'avaient pas la même façon de l'interpréter, les Turcs commencèrent aussitôt à massacrer les Arméniens par centaines de mille. Mais nous nous sommes mépris sur leur action. Les Turcs sont humains, et doux, et tolérants, tandis que les Arméniens sont des traîtres.

HERBERT ADAMS GIBBONS.

Paris, 2 novembre 1918.

(*La Voix de l'Arménie*, N° du 15 novembre 1918.)

LES ALLIÉS DEVANT CONSTANTINOPLÉ

Depuis hier 13 novembre, les escadres alliées sont mouillées devant Constantinople. C'est aussi une grande date. Elle s'oppose à celle du 29 mai 1453 et marque la fin du régime barbare fondé en Europe par Mahomet II sur les ruines de l'empire byzantin. En effet, si les Alliés n'entrent pas en conquérants dans la ville que Constantin Dragasès ne put protéger contre l'assaut des Turcs il y a quatre siècles et demi, ils paraissent sur le Bosphore en restaurateurs de la civilisation occidentale, en protecteurs de ce qu'on appelait autrefois la chrétienté. Ils ne s'en iront plus. Quel que soit le sort de l'empire ottoman, les puissances occidentales prendront et conserveront le contrôle sur ce qui reste de la Turquie d'Europe et sur les Détroits. Un régime international succédera à la domination turque. Les Turcs doivent quitter l'Europe où ils n'ont su que détruire et repasser définitivement en Asie.

Des artistes, des dilettantes, des touristes, des romanciers regretteront peut-être « les bons Turcs » qui fournissaient une si belle matière à leur fantaisie. Mais le monde n'a pas été créé pour les aquafortistes et les romanciers. Il doit vivre autrement que dans l'incurie et le sang. La magnifique capitale des empereurs byzantins était devenue un grand village où les mosquées donnaient seules une idée d'ordre et de propreté. Les ressorts des voitures allant au pas se cassaient dans certaines des rues les plus fréquentées. Les Turcs n'ont construit ni routes, ni chemins de fer, ni canaux. Ils n'ont rien entretenu de ce qui subsistait, ni rien entrepris. Par contre, ils ont dévasté les forêts et laissé tomber à l'état désertique les plaines les plus fertiles du globe. Ils ne se sont rien assimilé des peuples conquis et n'en ont assimilé aucun. Ils ont converti par la hache et le cimeterre. Ils ont gouverné par le massacre.

Néanmoins, il se trouve des Français pour vanter leurs

qualités et les proclamer supérieurs aux peuples qu'ils opprimaient . On invoque en ce sens de nombreux témoignages. On fait ainsi une déplorable confusion. Le Turc est un excellent gouverné, laborieux, paisible, dénué de tout esprit d'initiative, soumis et obéissant. Mais c'est un détestable gouvernant. Il est naturel que les voyageurs en contact avec les paysans turcs aient éprouvé de la sympathie pour eux. Mais il est fou de conclure de là à la supériorité des Turcs. D'ailleurs ces « bons Turcs », en fidèles sujets, n'ont jamais hésité à massacrer leurs voisins au premier signe du sultan . En 1896, ils assommaient les Arméniens à coups de matraques dans les rues de Constantinople avec la même indifférence et la même ponctualité que s'ils avaient exécuté un exercice réglementaire. Ils commençaient et finissaient ce « travail » aux sonneries des trompettes. Libre à d'illustres écrivains d'admirer ces braves gens : c'est affaire entre eux et leur conscience. Seulement les hommes politiques doivent s'inspirer d'autres considérations. Chargés de reconstruire le monde politique et non de meubler des musées, ils doivent mettre hors d'état de nuire un gouvernement qui est le type des mauvais gouvernements. Il leur faut refouler la barbarie. Ils ont également mission de punir les ministres qui non seulement ont lié partie avec l'Allemagne, mais ont donné et fait exécuter l'ordre de supprimer sept à huit cent mille Américains. Que quelques-uns de nos blessés et prisonniers aient été bien accueillis et soignés par des Turcs, c'est possible. Toutefois ces bons traitements isolés ne rachètent nullement les abominations sans nom commises contre les Arméniens d'abord, contre les Grecs ensuite. Il nous est interdit de sanctionner indirectement les nouvelles statistiques d'Asie Mineure résultant de l'extermination d'une partie de la population chrétienne.

Du reste, dans le règlement des affaires d'Asie, les diplomates concilieront sans trop de peine le devoir de rendre la liberté aux populations chrétiennes assujetties et la justice envers les Turcs. Ils s'arrangeront de manière

à constituer une Turquie réduite où les Turcs vivront entre eux. Le reste de l'empire ottoman sera restitué à ses anciens propriétaires ou placé sous le contrôle provisoire des puissances occidentales suivant que le permettra l'état du pays mal connu aujourd'hui. En tout cas, les Alliés doivent se préoccuper dès aujourd'hui de rétablir à Constantinople un état de choses tolérable et d'assurer l'exécution des misérables qui ont reculé les bornes du crime au delà des limites de l'imagination. On dit qu'Enver, Talaat et Djémal sont en fuite. On doit pouvoir rattraper ces trois pachas complices de Guillaume II. La guerre ne finirait pas complètement bien s'ils n'étaient point pendus ou bien, suivant leur mode nationale, cousus dans un sac et jetés dans le Bosphore.

Auguste GAUVAIN.

« *Journal des Débats*, 15 novembre 1918 ».

.....

A CONSTANTINOPLE

(Par dépêche datée du 18 nov.).

Me voici depuis deux jours citoyen de Constantinople ; je suis civil et en civil ; je suis même le premier civil de France qui soit arrivé ici ; or je chemine en toute liberté et en sécurité parfaite.

Je n'ai pas aperçu un seul visage hostile, je n'ai pas saisi un seul mouvement de mécontentement ; on croise dans la rue deux catégories de passants ; les premiers, mystérieux et comme indifférents, sont du moins d'une courtoisie extrême ; quant aux autres ils sont franchement démonstratifs et sympathiques et viennent spontanément à vous s'ils aperçoivent que vous êtes Français. On se sentirait ici en toute pleine confiance si on ne rencontrait point à chaque instant des officiers et des soldats boches qui déambulent par les rues avec un air parfois insolent ; ils sont vingt mille et il n'a pas encore été possible de les expulser, les conditions d'armistice stipulant qu'ils doivent avoir évacué la Turquie avant le 30 novembre.

Je voudrais aujourd'hui et tout de suite vous dire un peu ce que fut la vie en Turquie pendant la guerre. Une première question se pose : comment nos nationaux ont-ils été traités pendant les hostilités ? Je voudrais bien faire plaisir à Loti et proclamer que les Turcs furent pleins d'égards pour les Français. Hélas ! Cela est impossible. Que toute la vérité soit connue. Nos compatriotes étaient infiniment malheureux ; huit cents ont été déportés en Anatolie dans des conditions effroyables, et notre chancelier à Constantinople, M. du Gard, a été deux fois emprisonné pendant plus d'un mois dans une cellule infecte. Nos établissements scolaires, religieux, hospitaliers ont été réquisitionnés et leurs directeurs déportés ; mille vexations ont été infligées aux nôtres ; il n'est pas permis de taire toutes ces tristesses,

car les victimes prendraient notre silence pour de l'indifférence. Toutefois, on peut dire que ces violences furent toujours commises sur les instigations et par ordre des autorités allemandes.

Si la colonie française a beaucoup souffert, elle n'a pas été massacrée. Le Turc n'aurait pas voulu, l'Allemand n'a pas osé, mais le massacre des Arméniens a dépassé en horreur tous les précédents carnages. Il sera prouvé que l'Allemagne a dirigé cette boucherie, et voici les chiffres minima des victimes : 1.200.000 morts ! Pas besoin, après cela, de faire des phrases.

A Constantinople, parmi la population orthodoxe indigène, il est mort environ cent mille malheureux, morts simplement de faim, l'hiver dernier ; ils mouraient si vite qu'il n'était plus possible de les enterrer. C'est que la vie atteint un prix tellement fabuleux qu'il faut être pacha pour vivre : elle a subi une hausse de *trois mille cinq cents pour cent*.

(*Le Petit Parisien* du 19 nov.).

Maurice PRAX.

CHEVALERIE TURQUE

N... bey, ancien capitaine d'Etat-Major de l'Armée ottomane du front du Caucase, relate ce qui suit, d'après le « Vertchine Lour », journal paraissant à Constantinople (9 mai 1918) :

« Après avoir visité les diverses villes du front du Caucasse, je me rendis à Bitlis. On avait déjà déporté tous les Arméniens de la contrée. Il ne restait dans la ville qu'environ trois cent jeunes filles des plus belles, appartenant à la société aisée arménienne de la ville. Etroitement surveillées, ces jeunes filles étaient parquées dans l'église arménienne et destinées... au plaisir de l'armée. Soldats et officiers, sans distinction, passaient par l'église qui, ayant de ce chef subi la plus odieuse des fonctions, était devenue non seulement un.... d'étape, mais encore un ardent foyer de maladies. Chaque régiment qui passait par la ville pour se rendre au front y laissait ses tares. Au bout d'un certain temps toutes ces malheureuses en furent infectées. Le commandant de la place, en présence de cet état des choses, ordonne... de « punir ces femmes « qui, dit-il, épuisaient les forces vitales de l'armée ottomane et empoisonnaient de leurs tares les enfants de « la Patrie. »

Pourtant, ces vierges pures ravies à leurs familles, avaient été victimes de la force brutale. C'est bien à leur corps défendant qu'elles étaient devenues le jouet des officiers et des soldats ; et, cyniquement on leur attribuait des tares ! Ce commandant militaire décida de les éloigner. Elles furent en partie empoisonnées, en partie exécutées. La mort fut pour ces infortunées une délivrance.

Le capitaine turc qui raconte ce fait, désigne le commandant du 3^e corps d'armée, Mahmoud Kiamil pacha, cents vierges arméniennes et de leur martyre sans nom .

LES TURCS JUGES PAR EUX-MEMES

L'article suivant a paru dans «L'Alemdar», journal turc de Constantinople, sous le titre: «Le droit de vivre»:

Le droit de vivre ! Un beau cliché que nous mettons toujours en avant. Réfléchissons-nous jamais sur les bases où doit s'appuyer ce droit de vivre ? Nous n'y pensons pas, mais les propagandes qui se font contre nous, nous obligent à réfléchir : Qu'avons-nous fait et que faisons-nous ? Pour vivre, il faut se garder de certains agissements. Nous sommes-nous gardés de commettre ces actes ? Non. Nous en gardons-nous maintenant ? Encore non. Expliquons :

Sur le frontispice du ministère de la justice nous avons gravé en lettres d'or :

La justice est la base de l'Etat

Avons-nous appliqué la justice ? Ceux qui mènent la propagande contre nous soutiennent que les gouvernements turcs ont érigé en politique nationale l'application permanente de l'injustice à l'égard des nationalités non musulmanes. Les Arabes ont adhéré aussi aux nationalités non-musulmanes. Est-ce une calomnie ou une vérité ! Si nous crions à tue-tête que ce n'est pas la vérité, personne n'y croira, car les faits sont là : Les atrocités établies dans les procès de déportations et massacres mettent à jour dans toute leur nudité tragique que dans ce pays, ce n'est pas le droit et la justice mais l'oppression et le crime qui ont été adoptés comme ligne de conduite par le gouvernement. Lors de ma tournée d'exil en Anatolie, j'avais vu les ossements qui témoignaient de ces tragédies. Ne nous avisons pas d'attribuer la faute aux Arméniens, car ne croyons pas que tout le monde est idiot.

Nous avons pillé les biens des hommes que nous avons déportés et massacrés, nous avons sanctionné le vol dans

notre Chambre et notre Sénat. Nos députés et nos sénateurs n'étaient pourtant pas recrutés dans les casernes des pompiers irréguliers ! Notre ministre de la justice a ouvert les portes des prisons. Nous avons organisé des bandes pour égorger des enfants, des vieillards, des hommes et des femmes. Notre ministre de justice est cependant un homme ayant reçu une haute instruction. Voilà comment nous avons appliqué la justice. Tout cela nous l'avons fait. Après la chute des Unionistes, que faisons-nous pour nous écarter définitivement de ce passé ? Faisons-nous preuve d'une énergie nationale pour appliquer la loi contre les chefs de bande qui ont piétiné la justice et transformé en torchon notre honneur et notre existence nationale ?

La cour martiale trouve-t-elle un appui solide dans l'opinion et dans l'âme de la nation ? Je dirai non et ce disant j'aurai raison sur toute la ligne. La cérémonie funèbre de l'exécuté Kémal, les publications de notre presse, à ce sujet, les souscriptions ouvertes en faveur de sa famille le prouvent. Réfléchissons-nous que si nous persistons dans cette voie on décidera notre mort et non pas notre vie ?

Il devrait exister un écart immense entre ce que nous avons fait avant l'armistice et ce que nous sommes en train de faire après. Le gouvernement s'efforce bien de faire son devoir, mais on ne constate pas un signe de changement appréciable dans l'opinion de la nation, pour pouvoir le désigner à l'attention des ennemis et affirmer que tous les maux étaient l'œuvre du gouvernement unioniste.

DEUX INFAMIES D'ENVER PACHA

Constantinople, janvier.

Français, Anglais, Anzaçs, nos morts, nos pauvres morts en terre ottomane n'ont-ils pas même droit au suprême repos ? Les Turcs ont saccagé leurs tombes.

De la falaise de Souvla aux blanches ruines du bourg de Sedd-ul-Bahr, la presqu'île de Gallipoli, théâtre de l'épique expédition, n'était qu'un vaste cimetière. Cap Hellès, la plage de Krithia, la forteresse, le Kérévès-Déré, tous ces lieux de bataille s'analysaient par des stèles au pied des vieux fortins, en marge des anciennes tranchées. En janvier 1916, après le retrait de nos troupes, Enver et Liman von Sanders, en tournée d'inspection, se heurtèrent à ces témoignages de l'héroïsme franc.

« Ces *keupecks* (chiens) souillent notre terre sainte ! » proclama rageusement le félon. Et il ordonna le nettoyage immédiat des Dardanelles. On m'assure qu'une équipe de nos propres prisonniers dut se plier à cette besogne de fossoyeurs, mais je ne l'ai pu vérifier. Ce qui reste hors de doute, c'est la sinistre exhumation, par ordre, de tous ces morts, tombés à l'honneur, et le rejet de leurs pauvres corps au courant des Détroits. La charrie a éventré le sol, la herse a fait table rase.

« Même les cartes les plus précises ne nous permettent de rien retrouver ! » m'a déclaré l'officier de garde qui, des larmes aux yeux au souvenir de tant de braves compagnons jetés au fil de l'eau, me rapporte cette infamie. L'Allemagne, pourvoyeuse des cimetières, au moins les entretenait ; Enver et les siens ont déshonoré jusqu'à la mort.

Un autre méfait à la charge de l'ex-dictateur, c'est la mascarade de guerre sainte où il s'efforça de mêler nos soldats africains prisonniers.

Un vendredi matin, fin de 1916, à l'heure des prières, bottés, éperonnés, Enver et Talaat pachas pénétrèrent

dans la mosquée de Suleimanieh, la mosquée entre toutes sacrée, qui, jaillissant avec ses quatre minarets à facettes et sa coupole de marbre rose sur la troisième colline de Stamboul, abrite les séminaires, les écoles de *Khodjas*, les manuscrits du Coran, et sert de siège au Cheik-ul-Islam. Enver brandissait un parchemin à larges sceaux : « Le *Djihad* (guerre sainte) est proclamé ! » annonça-t-il. Et, cabotin autant que son impérial protecteur, le kaiser, devant le saint *mihrab* et la foule prosternée des Croyants, il baisa solennellement le faux iradé du sultan.

En ce temps, se mouraient de misère et de froid, dans les camps de la Haute-Prusse, en particulier dans le camp de Tosen environ 2.000 Algériens, Tunisiens, Bambaras, Sénégalais, de foi musulmane, tombés aux mains du Boche entre Dixmude et Yores, lors de la première attaque aux gaz dans les Flandres. Prévenu, Enver leur délégua une douzaine d'*imans* (prêtres fanatiques, dont l'un n'était autre qu'un Tunisien coutumax).

Matin et soir catéchisés, adroitement circonvenus, choyés et mieux nourris dès qu'ils faisaient mine de céder, ces captifs de la lointaine Afrique, les uns par calcul, d'autres par nostalgie, se rendirent aux promesses de brillant avenir que les prêtres d'Allah faisaient luire à leurs yeux. Ils arrivèrent à Constantinople à l'été de 1917. On les équipa à neuf, on garnit leurs musettes de papier-monnaie et de vivres, mais ils durent troquer le lebel contre le mauser. Pour frapper l'esprit des colonies européennes, durant les deux semaines de leur séjour dans de parade, fifrés en tête, dans les rues de Péra et de Galata. Une inscription les précédait, blanche sur calicot rouge, en turc et en français : « Ceux-là se sont rangés sous le drapeau du khalife. »

Les quelques Français qui virent ainsi défiler ces traîtres malgré eux assurent qu'ils n'étaient rien moins que fiers. Parmi eux figuraient des blessés, et à leur tête, hélas ! il faut le dire, un sous-lieutenant, aviateur indigène, tombé en reconnaissance du côté de Brousse. Pour

parfaire la démonstration, cette poignée de renégats fut présentée au sultan défunt, Mehmed V, un matin de grand sélamik.

Ils embarquèrent à grand renfort de manifestations populaires et de cuivres sonores, un soir, à la gare d'Haïdar-Pacha. Ces recrues de la croisade avaient comme programme de courir se battre contre l'Anglais et le Russe, vers Damas et vers Erzeroum. Mais voici la fin de l'histoire : le voyage n'alla point jusqu'au bout.

Tenaillés de remords et de honte, les néo-musulmans se débandaient à chaque station : au terminus, on n'en put retrouver un seul. Au consulat de France, à Constantinople, se présente parfois quelque pauvre hère, maigri, tremblant, vêtu de loques de soldat : il exhibe un livret militaire aux timbres de chez nous : il baragouine quelques mots de notre argot de camp. C'est un des 2.000 transfuges qui, après des mois de misère et quelle étrange vie d'aventures vient implorer le pardon.

La plupart, raflés sur les routes et dans les déserts d'Anatolie, ont été fusillés sur place, comme *nouveaux traîtres* : mais il reste encore des errants. Nos consuls sont persuadés d'en voir ainsi reparaitre quatre ou cinq ans après la guerre. Quand sonnera l'heure des comptes pour le pacha Enver, ces rescapés du *Djihad* avorté témoigneront au tribunal de l'Europe.

Le Journal, 1^{er} février 1919.

André TUDESQ.

BOURREAUX A LA TURQUE

(De notre correspondant particulier)

Constantinople, janvier.

A l'égard de nos prisonniers, le Turc ne s'est pas montré meilleur que le Boche, son complice. Le bourreau ottoman est digne du tortionnaire prussien. En constatant, d'après les témoignages directs des victimes, les misères minutieuses et les souffrances raffinées que subirent nos nationaux, je crains de contrister fort les derniers turcophiles, qui ne jurent que par Loti. Mais ces affirmations, je les tiens des officiers et soldats, tombés aux mains des Turcs dans les combats des Dardanelles, des commandants et équipages des sous-marins échoués dans les flots de la Marmara, de nos consuls restés à leur poste de péril et d'honneur. Et ceux-là, vous en conviendrez, ne savent pas mentir.

Les prisonniers français en Turquie furent de deux sortes : les civils et les militaires. A la déclaration de guerre, la plus grande part de notre colonie, à Constantinople, se trouva, faute de transport, retenue dans la capitale. En février s'organise chez les Alliés l'expédition de Gallipoli : aux premiers jours de mai, les bataillons anglo-français débarquent dans la presqu'île. Enver et l'état-major exaspérés par cette menace, rallent un soir dans Péra quarante Britanniques et quarante citoyens français, choisis parmi les plus notoires. Ces otages vont servir de couverture aux troupes ottomanes de Seddul-Bahr.

Prévenu à temps, le légat américain, M. Philipp, demande à faire partie du convoi. On le lui refuse : il exige. Sa seule présence et sa ferme attitude sauvent la vie à ses quatre-vingts compagnons. Les otages sont débarqués à Killid-Bahr. Ils restent huit jours exposés aux bombardements aériens et aux canonnades des grands

dreadnoughts anglais, embossés dans le golfe de Paros. Mais le crime n'est pas accompli.

Commencent alors les déportations. Un millier d'hommes et de femmes, les plus riches évidemment, sont, un matin, brusquement parqués dans les fourgons à bestiaux d'un train, sous pression, en gare d'Haïdar-Pacha. Ils doivent payer ce voyage au tarif de 1^{re} classe. Sans bagages ni vivres, on les dirige vers les vilayets les plus pauvres de la lointaine Anatolie. La lamentable odyssee dure environ dix jours.

A Tchorum, à Tchangri, rien n'est prêt pour les recevoir. Les plus fortunés peuvent louer une chambre chez l'habitant. Le reste, comme un vil troupeau, doit coucher à même la terre. Pour vivre, ces Européens se louent comme domestiques, comme valets de ferme, ou ouvriers agricoles. Imaginez pareille servitude dans ces vilayets primitifs. De faim et de froid, un tiers succombe à la tâche. Des hommes ont été arrachés à leur famille, sans manteau, en pantoufles ; des femmes, en robe d'intérieur. Si tous ne sont pas morts, c'est grâce à la charité diligente des ministres d'Amérique et des Pays-Bas. J'ai vu les rescapés des camps anatoliens : maigris, haves, peureux, la flamme des yeux à jamais éteinte, l'esprit frappé de torpeur, ils ont l'air de spectres humains.

Or, tout cela ne compte pour rien au regard de la geôle militaire d'Afione-Kara-Hissar, au plus profond de la province de Brousse. Les Turcs détenaient comme prisonniers cent quarante-huit soldats et marins, et neuf officiers français. Cette poignée d'hommes, accrue de deux mille Anglais, pris à Kut-el-Amara, fut étroitement parquée, les soldats dans un champ ceint de ronces de fer, les officiers dans une antique église arménienne, qu'on entourait pour la circonstance d'un double cordon de chaînes barbelées.

Ce camp en deux parties était sous le gouvernement d'un major turc, xénophobe, cruel, fanatique, qui, en plein XX^e siècle, ressuscitant le vieil esclavage, joua en

toute liberté les Néron : le major Mazloum bey. Les Britanniques ont réclamé sa tête : ils y ont droit. Ce bourreau byzantin, aujourd'hui en fuite, ne mérite qu'un châtiment : le poteau d'exécution.

On m'a cité cent et un de ses méfaits. En voici un, non le plus ignoble, qui paraît tiré du Jardin des Supplices. Dans l'église arménienne, où logent les officiers, le typhus exanthématique se déclare. Deux Anglais meurent : les compagnons des deux morts réclament l'enlèvement, d'urgence, des cadavres, et la désinfection de leur baraquement. Mazloum bey éclata de rire en écoutant la requête. Les officiers insistent au nom de la plus élémentaire humanité : faisant alors saisir par ses soldats les protestataires, il leur fait introduire de force, dans la bouche, des poux recueillis sur les morts, et les oblige à les manger. Ce fait m'a été garanti sur l'honneur par le témoin principal du crime. C'est ce même Mazloum bey qui se permit, une après-midi, pour un salut incomplet, de giffler devant tous les hommes du camp, le capitaine français R..., de l'infanterie coloniale.

Un cimetière ne tarda pas à grandir et prospérer en marge de cet enfer. Avec un soin pieux, les prisonniers l'entretenaient, voulant au moins que leurs pauvres morts pussent, en paix, goûter le repos de l'éternité. Or, le diabolique major, un matin, faisant saisir les croix et inscriptions, en fit un feu de joie, et, insatisfait de cette première infamie, fit charruer les tertres et mêla les ossements, pour qu'après la guerre, nul, ni mère, ni épouse, ne puisse retrouver ni identifier ceux qu'en son argot de brute, il dénommait les *keupecks*, c'est-à-dire des chiens.

Je dois d'ailleurs avouer que cet attentat contre les morts n'est pas à la charge seule de Mazloum bey. Enver pacha et Liman von Sanders, en tournée d'inspection aux Dardanelles, après le retrait de nos troupes, ont fait bouleverser les innombrables sépultures qui faisaient du

cap Hellès, des falaises de Souvla, des ruines de Sedd-ul-Bahr, du ravin du Kérévés-Déré, une véritable terre sacrée. Par leur ordre, tous nos chers morts de France, d'Angleterre, d'Australie, ont été jetés à l'eau courante des détroits. Il est, à cette heure, impossible, sur un énorme champ de bataille où tombèrent plus de quarante mille braves soldats alliés, *de retrouver même une seule tombe.*

Mazloum bey et ses crimes, Enver pacha et ses infamies, le camp maudit d'Afione-Kara-Hissar, toute cette sombre histoire d'Orient ne saurait être oubliée. Les rapports les plus précis, et les mieux contrôlés ont été remis sur ces faits aux deux hauts-commissaires. Le tribunal de l'Europe va siéger : il ne saurait être de paix juste sans le châtement impitoyable des grands et petits tortionnaires.

André DE TEMPÉRAS.

«Le Petit Marseillais»

1^{er} Février 1919

LE TURC « COMBATTANT CHEVALERESQUE »

Une thèse fousse

Reproduit du *Times* du mardi 20 février 1917

L'Orientaliste distingué qui a écrit cet article a une expérience exceptionnelle de la façon dont les Turcs se comportent.

Pendant la guerre actuelle, on nous a parlé maintes fois du bon naturel des Turcs, bien que leurs façons de faire aient été les plus infernales qui se soient vues même pendant cette guerre. Les Arméniens ont été massacrés, assassinés, on les a forcés à marcher jusqu'à ce que mort s'ensuive, on les a exposés aux ravages de la maladie au point que 700.000 hommes, femmes et enfants, ont trouvé une fin prématurée. Dans le Liban, les Turcs ont détruit, par une famine artificielle, plus de la moitié de la population, qui mourait devant des amoncellements de vivres ; on a enlevé aux Arabes mahométans de Syrie leurs plus nobles familles ; ils ont été tyrannisés, racolés et imposés jusqu'à leur dernier sou ; les colons Juifs ont été ruinés ; on leur a fait subir la conscription et les plus viles indignités. Les prisonniers de guerre anglais sont morts sur le bord de la route, de faim et de soif. Des quelques-uns qui ont survécu, on sait que les Turcs les laissent mourir dans des prisons malsaines, où on leur refuse les vêtements, les remèdes et toutes les nécessités de la vie.

Néanmoins la courtoisie et le caractère chevaleresque des Turcs est le thème favori de quelques auteurs. Comment expliquer ce paradoxe ?

En réalité, le Turc comme gouvernant est un oppresseur sans merci ; comme négociateur un Byzantin rusé ; comme soldat un rude combattant ; lorsqu'il est vainqueur un tyran sans remords. Mais lorsqu'il sent

qu'il a trouvé son égal il est chevaleresque, lorsqu'il est battu c'est un gentilhomme pathétique et désespéré. Et ainsi il réussit à persuader que le Turc n'a jamais eu de tort, et personne n'a jamais pu convaincre un Turc d'un acte vil ou cruel.

Lorsqu'il est battu, ou près de l'être, il nous ferait croire que les Arméniens ont été tués par de méchants Kurdes, que la famine du Liban a été une catastrophe qu'il était au-dessus du pouvoir humain de prévenir, que les prisonniers anglais sont morts parce qu'ils étaient d'une santé délicate, que la guerre elle-même a été l'œuvre des Allemands (maudits soient-ils) et ainsi de suite. Quand l'étoile des Turcs monte, l'histoire est racontée sur un autre ton. « Les Arméniens ne parleront plus d'indépendance avant 50 ans » dit Talaat. Les civils anglais seront exposés aux obus anglais, dit Enver. Je montrerai aux Arabes qui est le maître, dit Djemal ; un Turc robuste pour chaque Anglais ou Hindou malade ou blessé, disent les vainqueurs de Kut, sachant que tous les Anglais ou Hindous mourront s'ils ne sont pas échangés. Ainsi nous avons un aperçu de l'envers de la mentalité turque, qui est faite de la ruse de Byzance, de la brutalité du nomade des steppes et de la froide cruauté du fanatique.

COMMENT LES TURCS TRAITENT
LES PRISONNIERS ANGLAIS

(du *Morning Post*, 21 novembre 1918.)

Du commencement à la fin l'histoire que nous racontons fait éprouver presque une nausée physique. C'est l'histoire d'un crime politique plus épouvantable que celui du Trou Noir de Calcutta, car là les captifs avaient été tués relativement vite ; les Turcs ont tué nos hommes lentement, délibérément, et avec un raffinement de torture inouï.

Lorsque la 6^e division se rendit à Kut, tout ce qui appartenait aux Anglais leur fut enlevé et ils durent passer une semaine sur la terre nue, sans aucun abri contre le soleil et la pluie. Deux jours de suite, aucune nourriture ne leur fut donnée par les Turcs. Il n'y avait rien à manger, que des dattes et du pain noir que les soldats arabes partageaient entre les hommes en échange de chaussures et de vêtements, portant leur dénuement à un degré de plus. Les Turcs se livrèrent également à un trafic avec leurs rations de biscuit sec et dur comme de la pierre, nourriture très indigeste pour des hommes à moitié morts de faim ; ce fut sans doute l'une des principales causes du grand nombre de morts par gastro-entérite et dysenterie qu'il y eut à Chamran. Moins d'une semaine après la reddition, près de 300 hommes étaient morts. Bref, il fut bientôt clair — et à ce moment ce fut une surprise — que les Turcs n'avaient ni le pouvoir, ni la volonté de protéger la vie de leurs prisonniers.

Le 6 mai, au moment où la colonne des prisonniers se préparait à se mettre en marche pour faire les 100 milles qui la séparaient de Bagdad, les officiers apprirent avec consternation qu'ils allaient être séparés

de leurs hommes. Ils comprirent tout de suite ce que cela signifiait. Les officiers et les malades furent embarqués pour Bagdad sur deux bateaux lourdement chargés. Par intervalles, ils purent se convaincre de la façon dont les hommes étaient traités pendant la marche.

Les hommes eurent, le second jour, à faire non pas huit milles, comme les Turcs l'avaient promis aux officiers, mais dix-huit milles, et ensuite de douze à quinze milles par jour. Ils étaient en troupeau comme des moutons, et menés par des cavaliers arabes qui se servaient librement de bâtons et de fouets pour faire avancer les traînants.

« La nourriture était très insuffisante, dit le rapport officiel, la chaleur intense, les nuages de poussière perpétuels, et les hommes, en grande majorité, n'avaient plus ni chaussures, ni eau. Leur escorte les dépouillait de plus en plus ; au moment de l'arrivée à Bagdad, presque tous les soldats de la garde arabe étaient vêtus de pièces et de morceaux d'uniformes anglais, volés pendant la marche. Il y avait peu ou point de surveillance de la part des officiers turcs, qui se tenaient en général en tête de la colonne. La seule influence bienfaisante était celle du médecin turc qui accompagnait la colonne. Son nom — Ilia (1) — mérite d'être retenu, car il était infatigable pour donner ses soins aux hommes ; mais il ne pouvait s'occuper, bien entendu, que d'un très petit nombre quand des milliers avaient besoin de lui.

Il fut absolument indispensable de consacrer le quatrième jour du voyage au repos. Ceci eut lieu à Azizie où quelque 350 malades, Anglais et Hindous, furent laissés en arrière, entassés dans une sorte d'étable pleine de saleté et de vermine ; on devait leur faire terminer le trajet plus tard, par le fleuve. Les autres continuèrent à lutter, beaucoup cette fois à moitié nus, tous tellement

(1) Le Docteur Ilia n'est pas Turc, mais Chrétien de Syrie.

à la limite de l'épuisement que tous les jours des hommes mouraient au bord de la route. Ainsi, après 9 jours de marche, la colonne arriva à Bagdad le 15 mai, et on la força encore à marcher trois ou quatre heures dans des rues remplies de monde avant de la conduire au camp qui lui était destiné. »

Le rapport continue : « Il reste à dire ce qui arriva à la masse principale des prisonniers, de ceux qui avaient été jugés capables de faire le voyage à travers le pays et le désert de Syrie jusqu'en Asie Mineure. Une semaine après l'autre, pendant les mois de juin et de juillet, des groupes de prisonniers partirent de Bagdad, en suivant le chemin déjà pris par leurs officiers. On les vit quitter le camp de la ville et s'entasser dans des fourgons qui devaient les conduire jusqu'à Samarra, la tête de ligne (à ce moment) à environ 70 milles en remontant le fleuve. De là ils devaient aller à pied. On peut se figurer la façon dont ils étaient préparés pour une marche de 500 milles, la santé, la force qu'ils pouvaient avoir, et leur équipement pour affronter l'un des étés les plus terribles du globe ; on peut aussi facilement imaginer l'efficacité des soins qui devaient leur être donnés par les Orientaux à qui ils étaient confiés. Les officiers qu'on laissa à Bagdad, et qui les virent s'en aller, ne purent qu'éprouver une anxiété et une horreur profondes.

« La vérité sur ce qui s'est passé a été connue seulement peu à peu, elle ne sera jamais connue dans tous ses détails, et il est certain que ce voyage à travers le désert restera, pour la mémoire de ceux qui en sont responsables, un crime de l'espèce des crimes que nous appelons « historiques », tellement les tortures que ce voyage signifiait pour des millions d'hommes sans défense furent longues et épouvantables. Si l'on prétend que les facultés d'organisation et de prévoyance des Turcs n'étaient pas suffisantes pour mener à bien

un problème comme celui du transport de ces prisonniers, la raison est assez valable comme explication ; comme excuse elle est nulle. Personne, au haut commandement turc, ne pouvait ignorer que faire entreprendre un tel voyage à ces hommes dans de telles conditions, c'était condamner la moitié d'entre eux à une mort certaine, à moins que toutes les précautions utiles ne soient prises. Et il y avait des précautions faciles à prendre et d'une nécessité évidente ; la principale de toutes était de ne pas priver les prisonniers de l'appui que pouvaient leur donner leurs officiers eux-mêmes. Cependant cette facilité même fut sacrifiée, nous l'avons vu, avec une parfaite indifférence pour le sort des simples soldats.

« Ici, comme toujours, nous nous apercevons que l'apathie turque n'est pas aussi simple qu'elle le paraît : elle sait tromper bon nombre de gens, et s'arranger pour éviter les témoins les plus dangereux de ses crimes.

Ce fut par le plus grand des hasards que les médecins anglais de Bagdad eurent la première confirmation de leurs craintes. Il arriva en effet qu'un petit groupe d'officiers, dont le départ avait été retardé par la maladie, fut envoyé vers le Nord après le départ des premières troupes d'hommes. Ces officiers suivirent le même chemin, et bientôt un message pressant de l'un d'eux atteignit Bagdad, adressé au Général Commandant en Chef Turc, et demandant instamment que du matériel d'hôpital et du personnel anglais soient envoyés tout de suite à Samarra. Hôpital et personnel furent prêts immédiatement, mais cependant il fallut cinq jours aux autorités turques pour établir les laissez-passer nécessaires pour sortir de la ville. A Samara étaient alors rassemblés les centaines de malades qui étaient tombés pendant les premières étapes de la marche. On les avait ramassés le long de la route où ils étaient restés, en proie aux souffrances de la dysenterie, à l'endroit où

il leur était arrivé de tomber, négligés et abandonnés. Tous les soins possibles leur furent donnés à Samara, mais pour beaucoup il n'était plus besoin de rien. Ce qui leur serait arrivé à tous, si cet état de choses n'avait heureusement été découvert à temps, était clair. On ne laissa pas se renouveler cette chance : on eut soin, pour le groupe d'officiers suivant, de leur faire prendre une autre route au sortir de Bagdad.

Et seuls ceux qui tombaient pendant la première partie du chemin pouvaient être recueillis à Samara. La principale troupe continua et fut bientôt hors de portée. Le chemin qu'elle avait pris fut encore suivi par le même groupe d'officiers ; et ce qu'ils virent, dans les villages et aux endroits de halte le long de la route, peut à peine être raconté. Des groupes d'hommes gisaient, à bout de force, sous le moindre abri qu'ils avaient pu trouver, à toutes les phases de la dysenterie et de la faim, les uns mourants, les autres morts ; à demi-vêtus, sans chaussures, ayant vendu tout ce qu'ils pouvaient vendre pour acheter un peu de lait.

Parfois un gardien quelconque avait été laissé pour s'occuper d'eux ; généralement il n'y avait que les villageois arabes qui les volaient sans merci, ou le sous-officier du poste de police local, qui les regardait avec indifférence et prétendait n'avoir aucune autorité pour leur donner assistance. Les morts restaient sur le sol, pillés et dépouillés de leurs derniers vêtements. Tout le long du désert, de placé en place, les mêmes spectacles se répétaient ; des dizaines et des vingtaines d'hommes que la faim tenaillait, de mourants étaient étendus à l'abri de la plus minuscule parcelle d'ombre ou de la moindre cabane de terre, seule chose qui leur ait été laissée, et attendaient la fin. Pour quelques-uns l'attente était longue. Bien des semaines plus tard, dans un village du désert à environ trois jours de marche d'Alep, on trouva un groupe de six soldats anglais

et d'une douzaine d'Hindous, qui étaient restés depuis trois mois sur le sol nu d'une cabane de terre, et dont la seule subsistance était quelques restes que leur jetaient des Arabes ou des caravanes qui passaient. Les Anglais étaient au début quatorze ; huit étaient morts ; et des survivants, un seul pouvait se traîner pendant 200 ou 300 mètres, jusqu'à un endroit où il y avait de l'eau. On commence à comprendre comment il advint que, des hommes qui se rendirent à Kut, au nombre de 3.000, Anglais et Hindous, on n'entendit jamais parler.

La dernière partie de la marche à travers les chaînes de montagnes de l'Amanus fut la plus atroce, et, là encore, les mêmes terribles vestiges furent laissés en de nombreux endroits. Dans l'avenir, il sera possible d'apporter plus de lumière à toute l'histoire de ce crime vieux déjà de deux ans, quoique pour une grande partie toute enquête doive rester infructueuse. Pour le moment, il faut se contenter d'un bref et imparfait résumé. Il suffira, cependant, pour faire comprendre que la marche des prisonniers de Kut ne sera jamais oubliée ici. Leur silence et leur héroïque endurance des pires souffrances firent une impression profonde, nous a-t-on dit, sur ceux qui les virent sortir de cette épreuve.

Lorsque les rangs éclaircis de ces prisonniers arrivèrent, le 16 juin, en vue de la Méditerranée, sur le versant ouest des monts Amanus, leur voyage était momentanément terminé ; mais une autre période de souffrances commençait pour eux. Le chemin de fer de Bagdad, qui devait servir à la complète destruction des Anglais en Mésopotamie, n'avait plus besoin que du percement de quelques tunnels pour être terminé entre Constantinople et le désert syrien, et les prisonniers devaient être employés à achever les travaux. On les mit entre les mains de la compagnie allemande chargée de la construction, qui les traita comme des esclaves. Ils étaient absolument incapables de travailler, mais ce

n'est qu'en septembre que les Allemands les rendirent aux Turcs comme inutiles. Ils furent alors envoyés au-delà des montagnes du Taurus, sans provisions, et accompagnés par des gendarmes qui les faisaient avancer à coups de crosse de fusils, jusqu'à ce que, exténués d'inanition, beaucoup tombèrent et moururent.

Quelques-uns purent se réfugier dans des camps militaires allemands ou autrichiens du Taurus, ajoute le rapport, mais le gros de la troupe fut, toujours à coups de crosse, conduit à travers les chaînes de montagnes. Cela ne pouvait se comparer qu'à une scène de l'« Enfer » de Dante ; le mot est d'un officier autrichien qui y assista.

DEPECHE DE CONSTANTINOPLE, DE M. WARD PRICE
DATEE DU 11 NOVEMBRE ET REÇUE LE 21 NO-
VEMBRE.

Du *Times*, 22 novembre 1918 :

« J'ai passé la matinée au milieu des Anglais faits prisonniers dans différentes parties de l'Asie-Mineure, qui ont été rassemblés ici. Il y a des hommes pris à Gallipoli ; d'autres à Kut, d'autres en Palestine. La première impression éprouvée en les voyant est meilleure qu'on n'osait l'espérer. Mais il y a une horrible raison à cela. Tous, sauf les plus robustes, et les plus vigoureux, ont été tués par les privations et les mauvais traitements, et ceux qui restent ont été mieux nourris et moins durement menés pendant les six derniers mois par les Turcs, parce qu'ils sentaient que le jour du règlement de comptes allait arriver. Aucune souffrance n'a été épargnée à ces hommes, et il est beau de voir combien leur moral est encore ferme. Bien qu'ils aient enduré et vu des cruautés qui auraient pu les réduire à l'état de demi-imbécillité, ils sont restés de physionomie, d'allure et de paroles des soldats et des hommes. Il y en a qui ont travaillé par équipes, des équipes d'esclaves, au chemin de fer du Taurus, et on les faisait marcher à coups de bâton pendant 16 à 18 heures par jour. Cet endroit est le seul où j'aie entendu des soldats anglais parler de la façon humaine dont les Allemands se sont conduits. Beaucoup d'hommes racontent que des officiers et des soldats allemands intervinrent pour les sauver de la brutalité turque, et même leur trouvèrent des vêtements et de la nourriture. Dans les pires des camps turcs les Anglais étaient bâtonnés sur la plante de leurs pieds nus, et la seule limite à la férocité de leurs maîtres était le profit que ceux-ci pouvaient tirer d'eux en les louant comme travailleurs.

« Ces hommes portent maintenant des vêtements civils que le Gouvernement anglais leur a fournis par l'intermédiaire de la légation hollandaise, et depuis quelque temps ils reçoivent chacun 10 livres sterling par mois pour augmenter ce qui leur est alloué ; ce n'est pas trop si l'on considère qu'un pain coûtait, il n'y a pas longtemps, 8 sh., et en coûte encore 4.

« Nous autres Anglais, nous avons tendance à considérer les Turcs comme des combattants chevaleresques et non comme des gens foncièrement mauvais. Il faut changer cette opinion.

« Donnez à un Turc la moindre autorité, disait un Commandant capturé à Kut, et il en usera comme une brute. Les officiers turcs, qui sont si charmants et si polis maintenant, ont abominablement tyrannisé les prisonniers anglais. Je n'ai pas de rancune pour les coups de crosse que j'ai reçus ; je suis prêt à oublier des incidents tels que l'emprisonnement d'un groupe d'officiers anglais — dont j'étais — dans des parcs à moutons dont le sol était couvert d'une couche de fumier de 6 pouces d'épaisseur et qui venaient d'être habités par des moutons malades. Mais je ne pourrai jamais ni oublier, ni pardonner la façon horrible dont mes hommes furent parqués, dont on les fit travailler et dont on les brutalisa toutes ces années.

ON BATONNE LES PRISONNIERS ANGLAIS
ET ON LES FORCE A MANGER DE LA VERMINE

Du *Daily News* 29 novembre 1918 :

Dans une dépêche de Constantinople (datée du 12 et reçue hier), M. G. Ward Price décrit la situation des prisonniers anglais qui sont rassemblés ici. Il a causé

avec des hommes venant de Kut, de Gallipoli et de Palestine. Leur témoignage confirme parfaitement ce qui a été raconté dans le *Daily News* d'hier.

« Dans les pires des camps turcs les prisonniers anglais étaient bâtonnés sur la plante de leurs pieds nus. Un officier turc, pour punir un homme d'avoir des poux sur lui — chose inévitable étant donné les conditions de vie des prisonniers — lui fit manger la vermine trouvée dans sa chemise. »

A PROPOS D'UN ARTICLE DE PIERRE LOTI

Extrait d'un éditorial publié par le *New-York Herald*, dans son numéro du 15 juin, et consacré à M. Pierre Loti :

« Notre ami le censeur s'est surpassé hier. Cette prouesse peut paraître incroyable, car il y a sûrement une limite même à l'arbitraire et à l'absurdité, et il semblait l'avoir atteinte depuis longtemps déjà. Mais cette supposition était injuste et il l'a prouvé en supprimant une partie du généreux plaidoyer de Pierre Loti en faveur des Turcs, publié dans *l'Information*.

« Nous ne partageons pas les vues du grand écrivain sur les Osmanlis. Nous pensons au contraire que ses arguments en faveur du régime turc sont basés sur des conceptions erronées. Il n'y a pas, et il n'y a jamais eu de question d'anéantissement d'un peuple. De telles opérations peuvent être confiées aux Turcs et à leurs complices allemands. Le but du projet à l'étude était de placer le système politique turc en Europe Sud-Oriental sous un régime sous lequel et les Turcs et les Chrétiens pourraient vivre libres de la menace d'expropriation et de massacres. Nous sommes bien convaincus que n'importe quel régime que la Conférence de la Paix instituerait pour le gouvernement de l'Asie-Mineure, serait infiniment supérieur à tout régime appliqué par les Jeunes ou les Vieux Turcs, et qu'il serait le bienvenu même pour le peuple turc. Pierre Loti est très sévère pour les Grecs. Ils peuvent se donner le droit de sourire à ses critiques, car c'est à eux que l'Europe doit toute sa grandeur intellectuelle. Mais même si les rigueurs de Pierre Loti étaient quelque peu basées, ils ne pourraient changer en rien le fait que le régime ottoman a été une flétrissure partout où il s'est imposé. Toute mesure, adoptée par la Conférence de la Paix pour détruire le régime ottoman, serait un bienfait pour l'humanité. Telle est notre ferme conviction.

LES TURCS A VAUCRESSON

Une mission turque qui compte parmi ses membres le grand-vizir Damad Férid Pacha et l'ancien grand-vizir Tewfik Pacha, s'installe aujourd'hui à Vaucresson. Elle n'a pas été convoquée officiellement. Les délégués du Cabinet de Constantinople ne sont même pas appelés comme experts ; ils seront entendus seulement comme témoins. Nous ne nous perdrons pas en conjectures sur les origines et l'utilité de ce voyage. On ne sait exactement ce que représente le gouvernement ottoman d'aujourd'hui. Ses membres disposent de pouvoirs aussi limités que précaires. Peut-être sont-ils de « bons Turcs ». Mais leur autorité doit être bien mince, puisqu'on a jugé nécessaire de transporter à Malte les quelques dizaines de brigands politiques que les représentants alliés avaient fait arrêter, dont on instruisait le procès avec une lenteur significative et qu'on craignait de voir s'évader d'un jour à l'autre. D'ailleurs, aucun misérable du régime précédent n'a été pendu. Les collègues de Damad Férid ont vécu sous ce régime sans être troublés et les gens de l'Union et Progrès crient plus fort que jamais. Grâce aux tergiversations des Alliés, une crise de panturquisme se développe librement à Constantinople. A Genève, une Ligue ottomane agit en fait dans le même sens, sous le prétexte de défendre les droits des Ottomans. Tous ces Messieurs parlent sur un ton de vainqueurs et somment la Conférence de réprimer les empiétements des chrétiens. Ce renversement des rôles est le fruit naturel de longues négligences. Il est fort à craindre que l'envoi de la mission ottomane n'accroisse le trouble dans les esprits. Mais enfin, puisque témoins il y a, voyons de quoi les délégués ottomans pourront témoigner.

Si on sait les interroger, ils devront tout d'abord reconnaître un fait capital : vers la fin de la première guerre

balkanique, un des principaux membres du Cabinet présidé par Kiamil Pacha a proposé d'abandonner la Turquie d'Europe, source de tous les malheurs du peuple turc depuis des siècles, et de reconstituer la Turquie en Anatolie. C'était une vue d'homme d'Etat. Malheureusement elle ne fut point partagée par la plupart des autres ministres qui, tout en étant, au fond, du même avis, s'effrayaient de l'effet d'une pareille résolution sur les masses. Sur ces entrefaites, le Cabinet Kiamil fut renversé par la force, et le pouvoir saisi par la clique de l'Union et Progrès, qui se mit à l'entière dévotion de l'Allemagne. Ainsi le premier essai sérieux de reconstitution de la Turquie fut étouffé dans le sang.

Les délégués ottomans devront ensuite avouer que l'empire ottoman est une simple juxtaposition de conquêtes successives et ne correspond à rien de ce qu'on appelle un Etat. Tout cet ensemble ne tenait que par la force. Or, la force ottomane est ruinée de fond en comble. Elle l'était déjà après les guerres balkaniques. C'est pourquoi Talaat et Enver lui ont substitué la force germanique. A son tour, celle-ci est effondrée. L'ottomanisme ne repose plus sur rien ; on ne peut plus rien fonder sur lui. Pas un Turc n'osera soutenir devant une personne connaissant l'Orient qu'un gouvernement ottoman peut désormais, par ses propres moyens, gouverner l'empire. Les chrétiens, qui ont reconquis leur héritage morceau par morceau dans les circonstances les plus difficiles, ne vont pas baisser pavillon devant l'Islam alors qu'ils sont vainqueurs sur tous les terrains. Ils se sont révoltés, autrefois, sans se lasser, malgré la puissance formidable des sultans d'alors. Comment peut-on supposer une seconde qu'ils vont se laisser bénévolement remplacer sous le joug absolu de sultans-khalifes qui sont devenus le jouet d'aventuriers ? Si la Conférence essayait de leur imposer cette humiliation, ses décisions ne seraient pas respectées vingt-quatre heures.

Il faut aussi constater que les Turcs n'ont rien oublié ni rien appris. Dans une circulaire datée du 31 mai dernier, la Ligue ottomane dénonce, avec une impudence stupéfiante, « l'extermination systématique des Turcs de Thessalie, de Macédoine et des îles, les turpitudes dont les musulmans sont victimes, les massacres, les déportations et les arrestations arbitraires des Turcs en Anatolie ». Il convient de remarquer que les membres de cette Ligue se qualifient de libéraux. Ainsi, d'après « ces bons Turcs », ce sont les Turcs qui ont été massacrés ; ce ne sont pas des Arméniens, ni des Grecs. Dans leur inconscience barbare, ils ne parviennent même pas à dissimuler les véritables sentiments dont s'inspirent leurs pareils. On lit en effet dans leur circulaire : « La présence seule des troupes helléniques sur le territoire ottoman expose tous les Grecs à *l'inassouissable vindicte d'une nombreuse population turque, saturée de l'esprit de haine et de vengeance* qui caractérise, particulièrement à l'égard des Hellènes, les millions de musulmans de Thessalie, de Crète, de Macédoine et d'Épire qui, après y avoir enduré d'indescriptibles martyres et les plus affreuses persécutions — consignées en partie dans le rapport Carnegie — n'ont pu faire autrement que de s'expatrier et d'émigrer en Anatolie dans les conditions les plus misérables. » Le rapport Carnegie a été rédigé en grande partie sous l'influence bulgare. Il n'est pas étonnant qu'il soit invoqué par des Touraniens. Mais on y voit bien autre chose que ce dont parle la Ligue ottomane. Si les chrétiens étaient saturés de cet esprit de haine et de vengeance que la Ligue invoque comme un droit au maintien des pires usurpations, il y a beau temps qu'il n'existerait plus un seul Turc en Europe.

En tout cas, le devoir de la Conférence est de prévenir aussi bien les massacres de chrétiens par des musulmans, que ceux des musulmans par des chrétiens. Elle doit donc établir un contrôle sévère sur le gouver-

nement de ce qui restera de l'empire ottoman. Les garanties écrites n'ont jamais été respectées par les sultans et leurs ministres. On peut discuter sur la plus ou moins grande étendue de la future Turquie ; mais les Alliés ne peuvent se soustraire au devoir d'imposer à cette Turquie, quelle qu'elle soit, un contrôle effectif. Nous ne craignons pas de le répéter, malgré les clabauderies des ironistes : les Turcs eux-mêmes, les paysans turcs, qui sont de beaucoup les plus intéressants, seront des premiers à profiter et à se réjouir d'un système qui leur procurera la sécurité de leur personne et la paisible jouissance de leurs biens. Le maintien de l'ancien système ne ferait le bonheur que des pachas « mangeurs » et des innombrables chercheurs de backchichs.

« Le Journal des Débats » Auguste GAUVAIN

LA QUESTION TURQUE

Les Quatre semblent sur le point de commettre en Turquie une faute analogue à celles qu'ils ont faite à Danzig. Après avoir pris une résolution, qu'on peut critiquer, mais qui a le mérite d'être logique, au sujet de l'empire ottoman, ils paraissent enclins à l'abandonner pour suivre les suggestions des représentants de l'Islam. Après avoir écouté les doléances des notables musulmans de l'Inde, ils se sont aperçus, dit-on, que l'expulsion de Constantinople du Commandeur des croyants serait de nature à provoquer un trouble dangereux dans le monde de l'Islam, notamment dans les Indes. Si les Quatre écoutent les récriminations de certains notables musulmans, ils provoqueront plus que des troubles, des massacres, dans ce même monde de l'Islam qu'on les accuse de vouloir troubler avec leur résolution primitive.

Les musulmans, et les Turcs en particulier, ne connaissent et ne comprennent d'autre système de gouvernement que la domination et la sujétion. Quand ils possèdent le pouvoir, ils en usent en maîtres et en conquérants. Quand ils sont les plus faibles, ils se soumettent. De 1908 à 1914, les derniers efforts ont été tentés pour faire vivre côte à côte musulmans et chrétiens sous un régime d'égalité dans l'empire ottoman. Cette suprême expérience a fait banqueroute. Ceux des Turcs qui semblaient les plus libéraux ont saisi la première occasion de reprendre la politique nationaliste, propagandiste et oppressive d'Abdul-Hamid. Les Européens qui ont eu affaire à eux ont été bernés de haut en bas, sauf les Allemands qui ont lié partie avec eux contre la civilisation occidentale. C'est donc une absurdité de demander en ce moment leur avis aux musulmans. Comme toujours, les musulmans subiront la fatalité, c'est-à-dire le régime qu'on leur imposera. Mais si on les consulte, ils ne nous croiront pas les plus forts et ils élèveront des

revendications. Si on les écoute, ils se croiront les maîtres et chercheront à nous le prouver par les vieux moyens en usage chez eux. Les récents actes d'énergie en Asie Mineure étaient sur le point d'y rétablir le calme. Les tergiversations des Quatre vont y ramener le désordre. C'est un crime contre l'humanité que de laisser croire un instant aux musulmans ottomans que leur règne peut renaître.

L'influence politique du khalife de Constantinople dans le reste du monde est une légende qu'Abdul-Hamid s'est efforcé de créer afin de sauver son empire croulant. Le khalife de Constantinople n'est pas reconnu comme tel par les musulmans d'Afrique et par la plupart de ceux de l'Asie. Son autorité religieuse lui est formellement contestée. Au cours de cette guerre elle s'est révélée nulle. Le sultan eut beau proclamer la guerre sainte contre les Alliés : les musulmans soumis aux Alliés ne bougèrent point ; ils combattirent au contraire avec nous contre les Turcs. Alors, pourquoi vient-on maintenant soulever la question khalifale ? Le pouvoir religieux des sultans tenait presque exclusivement, dans ces derniers temps, au prestige de la possession de Constantinople. C'est précisément pour cela qu'il importe d'enlever, ou plutôt de reprendre, Constantinople aux Turcs. En dehors de Constantinople, le sultan-khalife ne sera plus que ce qu'il convient qu'il soit : le chef religieux nominal — l'autorité est aux mains du cheik-ul-islam — des Turcs. On peut encore lui laisser une souveraineté politique nominale sur une partie de l'ancien empire ottoman, sous la tutelle d'une puissance mandataire. Mais il faut se garder de lui accorder davantage. Autrement nous lui conférerions nous-mêmes une autorité religieuse que le monde de l'Islam lui refuse. En somme les Alliés n'ont point à se mêler des affaires religieuses de l'Islam. Ils doivent se borner à établir un nouveau statut territorial sans se préoccuper du khalife, qui deviendra ce qu'il pourra.

tyrannisés, racolés, et imposés jusqu'à leur dernier sou ;

La reprise de Constantinople par les chrétiens est nécessaire pour montrer aux éternels massacreurs que l'ère de domination violente est définitivement close pour eux. Il est faux d'affirmer, comme le font certains musulmans ou islamophiles, que Stamboul soit la ville de l'Islam et que son nom vienne d'Islambol. C'est une grossière erreur. Tous les gens qui ne sont point des ignares en matière orientale savent que le mot Stamboul est une transcription turque des mots grecs *eis ten polin*. Constantinople a été conquise par les Turcs huit siècles après l'« hégire ». Elle n'est point une ville sainte de l'Islam ; elle est seulement le symbole de sa domination en Europe. C'est pour cela qu'elle doit rentrer en possession des chrétiens. Si elle restait entre les mains du sultan, les musulmans et les Turcs ne croiraient pas notre victoire. Les agents de l'Union et Progrès en Asie Mineure colportent partout la nouvelle qu'en effet nous ne sommes pas vainqueurs. Notre incroyable longanimité à Constantinople accrédite ces bruits. Il faut en finir.

En ce qui concerne les Indes Sir Valentine Chirol, un des Anglais qui les connaissent le mieux et un des meilleurs esprits politiques d'Angleterre a montré depuis longtemps que les sympathies des musulmans des Indes et de la Turquie sont récentes et dues surtout à la politique turcophile du gouvernement de Londres au dix-neuvième siècle. Elles ont été entretenues avec soin par Abdul-Hamid. Mais elles sont superficielles. On en tiendra suffisamment compte en installant respectueusement le sultan à Brousse ou à Konia.

« Le Journal des Débats », 20 mars 1919.

Auguste GAUVAIN.

RÉPONSE

du Président de la Conférence de la Paix

au Memorandum

présenté par la Délégation Ottomane.

Paris, 25 Juin, 1919.

Monsieur le président,

Le Conseil des principales puissances alliées et associées a lu avec la plus soigneuse attention le memorandum qui lui a été remis par Votre Excellence le 17 juin. Fidèle à la promesse alors donnée, le Conseil désire présenter sur ce document les observations suivantes :

Dans son exposé des intrigues politiques qui ont accompagné l'entrée de la Turquie dans la guerre, et des tragédies qui l'ont suivie, Votre Excellence ne cherche en aucune façon à excuser ni atténuer ces crimes dont le gouvernement turc s'est alors rendu coupable ; cet exposé admet formellement ou implicitement que la Turquie n'avait aucun sujet de conflit avec les puissances de l'Entente ; qu'elle a agi en instrument docile de l'Allemagne ; que la guerre, dont le début fut sans excuse et la conduite sans pitié, fut accompagnée de massacres dont l'atrocité calculée égale ou dépasse tout ce qu'a jamais enregistré l'histoire. Mais il prétend que ces crimes ont été commis par un gouvernement dont les méfaits ne sauraient être imputés au peuple turc ; que ces crimes, dont les Mahométans n'ont pas souffert moins que les chrétiens, ne comportaient aucun élément de

fanatisme religieux, qu'ils n'étaient en rien conformes à la tradition ottomane telle qu'elle ressort de la façon dont, à travers l'histoire, la Turquie a traité les races sujettes ; que le maintien de l'empire ottoman est nécessaire à l'équilibre religieux du monde ; que la politique, non moins que la justice recommande donc de rétablir intégralement ces territoires dans leur état d'avant-guerre

Le Conseil ne peut accepter ni cette conclusion, ni les arguments sur lesquels elle se fonde. Il ne met pas en doute un seul instant que le gouvernement actuel de la Turquie ne réprouve profondément la politique suivie par ses prédécesseurs ; même si le gouvernement turc n'y était pas engagé par des considérations de moralité (et il l'est évidemment), il y serait décidé par des considérations d'opportunité. Pris individuellement, ses membres ont toutes les raisons et tous les droits de répudier les actes dont le résultat s'est montré si désastreux pour leur pays. Mais, d'une façon générale, une nation doit être jugée d'après le gouvernement qui dirige sa politique étrangère et dispose de ses armées. La Turquie ne peut pas non plus prétendre être dispensée des justes conséquences de cette doctrine simplement parce que ses affaires, au moment le plus critique de son histoire, sont tombées aux mains d'hommes qui, entièrement dénués de principes et de pitié, ne pouvaient même pas commander au succès.

Toutefois, en prétendant à une restitution territoriale complète, le memorandum ne semble pas se fonder uniquement sur l'argument que l'on ne doit pas obliger la Turquie à expier les fautes de ses ministres. Cette prétention a des raisons plus profondes ; elle fait appel à l'histoire de la domination turque dans le passé et à l'état actuel du monde musulman.

Le Conseil est désireux de ne pas entamer de controverses inutiles, ni de causer une peine superflue à Votre Excellence et aux délégués qui l'accompagnent.

Il est bien disposé envers le peuple turc, dont il admire les excellentes qualités. Mais il ne peut compter, au nombre de ces qualités, l'aptitude à gouverner des races étrangères. L'expérience a été trop souvent et trop longtemps répétée pour qu'on ait le moindre doute quant au résultat. L'histoire nous rapporte de nombreux succès turcs et aussi de nombreux revers turcs : nations conquises et nations affranchies. Le memorandum lui-même fait allusion à des diminutions apportées à des territoires qui étaient récemment encore sous la souveraineté ottomane.

Cependant, dans tous ces changements, on ne trouve pas un seul cas, en Europe, en Asie, ni en Afrique, où l'établissement de la domination turque sur un pays n'ait été suivie d'une diminution de sa prospérité matérielle et d'un abaissement de son niveau de culture ; et il n'existe pas non plus de cas où le retrait de la domination turque n'ait pas été suivi d'un accroissement de prospérité matérielle et d'une élévation du niveau de culture. Que ce soit parmi les chrétiens d'Europe ou parmi les mahométans de Syrie, d'Arabie et d'Afrique, le Turc n'a fait qu'apporter la destruction partout où il a vaincu : jamais il ne s'est montré capable de développer dans la paix ce qu'il avait gagné par la guerre. Ce n'est pas dans ce sens que ses talents s'exercent.

La conclusion évidente de ces faits semblerait être la suivante : la Turquie ayant, sans la moindre excuse et sans provocation, attaqué de propos délibéré les puissances de l'Entente et ayant été battue, elle a fait retomber sur ses vainqueurs la lourde tâche de régler la destinée des populations variées qui composent son empire hétérogène. Ce devoir, le Conseil des principales puissances alliées et associées désire l'accomplir autant du moins qu'il concorde avec les vœux et les intérêts permanents des populations elles-mêmes. Mais le Conseil constate à regret que le memorandum fait valoir à cet égard des considérations d'un ordre tout différent et fondées

sur de prétendues rivalités religieuses. A entendre ces raisons, l'empire ottoman devrait être maintenu intact, non pas tant au profit des musulmans ou des chrétiens vivant à l'intérieur de ses frontières, que pour obéir au sentiment religieux de gens qui n'ont jamais senti le jong turc, ou qui ont oublié de quel poids il pèse sur ceux qui sont contraints de le subir.

Mais, à coup sûr, jamais opinion ne fut moins justifiée en fait. Toute l'histoire de la guerre démontre qu'elle ne repose sur rien. Quelle peut être la portée religieuse d'une lutte dans laquelle l'Allemagne protestante, l'Autriche catholique, la Bulgarie orthodoxe et la Turquie musulmane se sont liguées pour piller leurs voisins ? Dans toute cette affaire, le massacre d'Arméniens chrétiens par ordre du gouvernement turc fut la seule occasion où l'on pût apprécier la saveur d'un fanatisme réfléchi. Mais Votre Excellence a fait remarquer que, sur l'ordre de ces mêmes autorités, des musulmans inoffensifs ont été massacrés en nombre assez grand et dans des circonstances suffisamment horribles pour atténuer, sinon même écarter complètement, tout soupçon de partialité religieuse.

Donc, pendant la guerre, les gouvernements n'ont donné que peu de preuves de sectarisme, et, quant aux puissances de l'Entente, elles n'en ont donné aucune. Mais rien ne s'est produit depuis qui soit de nature à modifier ce jugement. La conscience d'un chacun a été respectée ; les lieux consacrés ont été soigneusement préservés ; les Etats, les peuples qui, avant la guerre, étaient musulmans, le sont encore. Rien de ce qui touche à la religion n'a été changé, excepté les conditions de sécurité dans lesquelles on peut la pratiquer, et ce changement, partout où les Alliés exercent leur contrôle, a été certainement dans le sens du mieux.

Si l'on répond que la diminution des territoires d'un Etat musulman historique doit porter atteinte à la cause musulmane dans tous les pays, nous nous permettons de

faire remarquer, qu'à notre avis, c'est une erreur. Pour tous les musulmans qui pensent, l'histoire moderne du gouvernement qui occupe le trône à Constantinople ne saurait être une source de joie ou de fierté. Pour des raisons que nous avons déjà données, le Turc s'est essayé à une entreprise pour laquelle il avait peu d'aptitudes, et dans laquelle il a, par suite, obtenu peu de succès. Qu'on le mette à l'œuvre dans des circonstances plus favorables ; qu'on laisse son énergie se déployer, principalement dans un cadre plus conforme à son génie et dans de nouvelles conditions moins compliquées et moins difficiles, après avoir rompu, et peut-être oublié, une tradition mauvaise de corruptions et d'intrigues, pourquoi ne pourrait-il ajouter à l'éclat de son pays, et indirectement de sa religion, en témoignant de qualités autres que le courage et la discipline dont il a toujours donné des preuves si manifestes ?

A moins d'erreur de notre part, Votre Excellence comprendra nos espoirs. Dans un passage frappant de son memorandum, Elle déclare que la mission de son pays est de se consacrer à une « intense culture économique et intellectuelle ». Nul changement ne saurait être plus sensationnel et plus saisissant, aucun ne saurait être plus profitable. Si Votre Excellence peut prendre l'initiative de cette importante évolution chez les hommes de race turque, Elle méritera et recevra certainement toute l'aide qu'il est en notre pouvoir de lui donner.

LA CRUAUTE DES TURCS ENVERS LES BRITANNIQUES. LES SOUFFRANCES DE LA COLONIE DE BAGDAD. LE MAUVAIS TRAITEMENT DES FEMMES.

Le mauvais traitement infligé par les Turcs, non seulement aux prisonniers de guerre britanniques, mais aussi aux civils britanniques, toutes les spoliations des propriétés des Britanniques, autant que les incidents comme la honteuse et vile profanation de la tombe de Sir Nicolas O'Conor, dernier ambassadeur près de la Porte, enterré à Haïdar-Pacha, ont cumulativement produit un mauvais effet, et il faudrait bien des années avant que la généralité des résidents britanniques en Turquie puisse rencontrer les Turcs sur le pied d'amitié et de voisinage d'antan.

La communauté qui endura les souffrances les plus fortes fut une partie de la colonie britannique de Bagdad. En décembre 1914, un grand nombre des hommes de la colonie furent déportés à Alep par Djemal pacha, lequel, soit qu'il eût un point faible dans son cœur sanguinaire pour les Britanniques de Bagdad, soit qu'il voulût ennuyer les Allemands, leur permit de partir du pays par la mer, en février 1915, sans exiger aucune promesse de leur part. Nombre d'entre eux retournèrent en Mésopotamie où ils s'occupèrent des travaux civils, des forces expéditionnaires britanniques et dans les administrations, mais ne se livrèrent à aucun travail militaire, de peur de porter préjudice à la situation de leur famille à Bagdad.

Après la bataille de Ctésiphon, les femmes et les enfants, avec quelques vieillards qui étaient restés, furent déportés à Mossoul. Leur déportation, faite dans des conditions aussi peu confortables que possible, fut l'œuvre de Max Hesse, le consul général allemand de Bagdad, lequel fut aussi désagréable à leur égard que le baron von der Goltz fut poli. A Mossoul, tout le groupe — composé de 36 personnes y compris les domestiques

arméniens et chaldéens — fut parqué dans une maison dont il paya six mois de loyer d'avance. Il n'y avait pas longtemps qu'ils étaient là quand un jour les Turcs les en firent sortir, sans les rembourser, et les installèrent dans une petite maison où ils furent gardés, pendant des mois, comme prisonniers.

La permission de se promener dans le jardin leur fut refusée, et leur santé en souffrit cruellement. Beaucoup en seraient morts, comme en mourut un enfant, si un médecin militaire allemand ne les avait secourus, lequel, comme il l'a admis lui-même, devait renvoyer aux lignes britanniques les personnes et les choses contaminées par les épidémies pour y répandre les maladies pestilentielles, était d'avis que les prisonniers de guerre et les personnes internées méritaient un meilleur traitement.

Quand enfin ils furent autorisés d'aller dans une autre maison où ils furent dans une chambre plus étroite et avec un minimum de confort, il leur fut strictement défendu d'entrer en conversation avec les malheureux convois des prisonniers de Kut qui passaient par Mossoul, mais en dépit de cette défense et leur propre misère, ils furent à même, par l'intermédiaire de leurs fidèles serviteurs, de suppléer à la nourriture d'un convoi de 200 hommes qui avaient été abandonnés absolument sans aucune nourriture à Mossoul, pendant de longs jours.

Enfin, le gouvernement turc donna des ordres pour qu'ils quittent Mossoul. Quand ils arrivèrent à Kesr-el-Aïn, le gouverneur local turc qui avait probablement plus qu'un autre torturé et massacré les Arméniens durant la période de 1915-17, refusa de leur donner à manger et à boire et les campa en plein champ pendant trois jours sous une tempête de sables. Leurs serviteurs furent à même de leur procurer un peu de nourriture, mais leur danger fut plus grand, et ils ne furent sauvés que par l'intervention américaine auprès de Djemal pacha, qui commanda de les envoyer à Alep. De là ils furent envoyés à Constantinople. Une dame mourut d'épuisement après y être arrivée.

Il faut faire remarquer que deux des membres de la colonie de Bagdad, MM. Tod et Greer, furent capturés à

Kut-el-Amara. Ils avaient été particulièrement recommandés, mais ils furent accusés de n'avoir pas tenu leur parole, furent emprisonnés pendant des semaines par les Turcs, chacun dans une guérite et ne reçurent que la plus détestable nourriture.

L'un d'entre eux était réveillé à chaque heure dans la nuit, plusieurs jours de suite, par les geoliers turcs qui mesuraient leurs cercueils. Ils furent éprouvés longtemps, jusqu'à ce que les Turcs fatigués de les tourmenter, prononcèrent la sentence de leur mort.

A ce moment, un membre intelligent de la cour militaire conseilla de télégraphier à Djemal pacha et de lui demander si une parole avait été exigée aux prisonniers de guerre autorisés à quitter la Turquie. Djemal répondit qu'aucune parole n'avait été demandée ou donnée, et ils furent ainsi sauvés, mais leurs peines les avaient conduits à une telle dépression mentale et physique qu'ils ne se remirent que longtemps après.

Aucune femme britannique ne fut déportée de Constantinople. Les hommes, par contre, furent fréquemment arrêtés et emprisonnés sans procès, pour des temps plus ou moins longs, dans des prisons infectes, relâchés, emprisonnés de nouveau, et ainsi de suite.

LES FEMMES BRITANNIQUES DES SUJETS OTTOMANS

Les femmes nées britanniques devenues ottomanes par mariage avec des chrétiens ottomans furent aussi cruellement traitées. La fille d'un résident britannique qui était mariée avec un Arménien fut violée par un officier turc qui fut dernièrement cité en justice. Mme T., la femme d'un protestant syrien, une femme accomplie et raffinée, connue du signataire, fut déportée avec son mari de l'Anatolie à Beyrouth. A Sivas, elle fut attaquée par un gendarme qui, brisant la porte de sa chambre à coucher, la fouetta, après quoi elle fut forcée de marcher à travers la ville, en costume de nuit, avec le convoi des personnes déportées. Elle mourut à Tokat à la suite des mauvais traitements et des privations.

A Constantinople, le colonel Churchill, de la gendarmerie ottomane, un sujet britannique au service de la Turquie, qui avait montré tant de zèle pour la cause

ottomane durant les troubles de Crète de 1898 et 1899, jusqu'à être obligé de s'enfuir de l'île après l'incident turco-britannique de Candie, fut arrêté et accusé d'avoir joué avec la politique turque, et il fut mis à la torture sur l'ordre de Bedry bey, l'infâme chef de police. Il en devint fou et mourut finalement des chocs moraux reçus, mais pas avant qu'il fût vu par les résidents britanniques, dans un état pitoyable, devenu boiteux par la bastonnade.

Plus de 300 maisons appartenant à des propriétaires britanniques, réquisitionnées par les Turcs ou les Allemands, furent toutes pillées, et de graves dommages furent ajoutés au vol. Le fait que les propriétaires avaient été souvent très charitables envers les Turcs pauvres qui vivaient près d'eux ne fit pas de différence.

La loge maçonnique britannique, sous prétexte que les francs-maçons britanniques refusaient de reconnaître la haute politique du Grand Orient de Turquie, fut saisie et convertie en maison de prostitution et fut laissée dans un état impossible à décrire.

Les maisons prises par les Turcs en l'absence de leurs propriétaires furent en général plus ou moins dévalisées. Ainsi, M. J., un vieux résident de l'île des Princes, fut expulsé de sa maison à la fin de 1914. Homme âgé et délicat, il ne put y survivre longtemps. Son agent loua la maison à un pacha turco-kurde qui la quitta en 1916, emportant avec lui dans les barques 1.500 livres sterling d'objets.

Le fait est que la classe des effendis turcs, dans ses rapports avec les sujets ennemis, comme avec les races assujetties mécontentes, se considérerait comme privilégiée. Elle volait et encourageait le vol commis chez les Britanniques, les Français, les Belges et les autres, étant persuadée qu'on n'en demandera pas de compte, et que si cela arrivait, le gouvernement paierait la note.

The Times, 5 juillet 1919.

LE REGIME IMPOSE AUX PRISONNIERS EST EFFROYABLE

L'amiral sir A. Calthorpe, haut commissaire à Constantinople, a transmis à lord Curzon une série de rapports qui sont publiés dans un Livre blanc, sur la situation lamentable dans laquelle les alliés ont trouvé les prisons turques.

Le 7 décembre 1918, le commander C. E. Heathcote-Smith a visité les prisons centrales de Stamboul, où 400 personnes étaient enfermées. Voici ce qu'il a constaté :

« Pas une seule personne n'avait eu à manger depuis vingt-quatre heures, et quand je demandai si la nourriture était assez abondante, tous les prisonniers entourèrent le directeur des prisons, Hussein pacha, en criant : « Il nous vole notre nourriture, nos rations, et quand vous serez parti il nous fera battre. »

Les prisonniers forment une foule de loqueteux, mourant de faim, de froid et de maladie. En Turquie, condamner des hommes à une détention prolongée, c'est les condamner à une mort lente. Quand ils se plaignent, les fonctionnaires turcs leur répondent : « Puissiez-vous tous mourir ; ce sera autant d'hommes de moins que la Turquie aura à nourrir. »

Dans un autre rapport, l'amiral Webb donne des détails sur le traitement inhumain infligé aux individus enfermés dans la maison de détention de Stamboul, en attendant leur jugement, 80 à 90 % d'entre eux sont atteints de la gale et souffrent de diverses maladies contagieuses.

« Pour toute nourriture, ils recevaient un pain indigeste et, une fois par jour, une soupe nauséabonde dont les prisonniers affamés se détournaient avec dégoût. » Pendant la visite de l'amiral, deux ou trois prisonniers étaient en train de mourir du typhus. Toutes les personnes qui sont emprisonnées à Stamboul ne sont pas des malfaiteurs de droit commun ; on y rencontre des gens « en prévention » depuis douze ou vingt-cinq mois.

D'un groupe de six jeunes Grecs enfermés un an auparavant, il ne restait qu'un seul survivant.

Le colonel Nickerson, président de la commission de santé internationale, qui a visité ces prisons, écrit : « Quiconque, en Angleterre, garderait des bêtes sauvages dans de telles conditions, serait poursuivi. »

Des mesures immédiates s'imposent : la mise en liberté des Arméniens et des Grecs, et la suppression de ces prisons. Mais le haut-commissaire britannique n'a guère confiance en des mesures appliquées par les Turcs eux-mêmes. « Le système turc tout entier est tellement gangrené par la corruption qu'il est impossible de rien obtenir tant que les Turcs seront les maîtres. »

Le Populaire, 3 août 1919.

LA GUERRE CONTINUE PAR LES ARMES ET PAR LES TRACTS

Les derniers événements de Thrace prouvent, une fois de plus, combien les Turcs font peu de cas des conditions de l'armistice du 1^{er} novembre 1918. La guerre n'est pas finie, pour les Ottomans. Ils ne sont pas encore assez battus. Furieux d'avoir été défaits par les alliés, ils se vengent, une fois de plus, sur les malheureuses populations chrétiennes soumises à leur tyrannie. Il ne leur plaît pas de renoncer au privilège que leur valait l'empire. S'ils doivent un jour — mais quand ? — évacuer les provinces où les chrétiens sont en majorité, ils n'auront plus qu'une ressource pour assouvir leurs instincts : se massacrer entre eux. Ce n'est pas cela qui nous inquiète. Mais restera-t-il encore des survivants des races chrétiennes quand la Conférence des nations se décidera à faire comprendre aux traîtres de la Porte que les volontés d'Allah ont cessé de faire loi en Orient ?

Les traîtres de la Porte ont trahi maintes fois les alliés, et ils continuent. On se souvient que, le mois dernier, un convoi britannique, qui transportait d'Erzeroum à Kars des mitrailleuses retirées aux soldats musulmans, en exécution des clauses de l'armistice, fut attaqué en route par une bande de Turcs. Deux cents mitrailleuses sont retombées entre leurs mains. Elles serviront à massacrer quelques chrétiens. A ce coup de force, l'Angleterre et les puissances alliées ont répondu par un sourire flegmatique. Seul le président Wilson a pris sur lui d'envoyer un ultimatum à Constantinople. Mais les Britanniques ont cédé le pas et ont reçu l'ordre de se replier d'Erzeroum à Trébizonde afin de laisser toute liberté de nous mieux trahir aux 40.000 soldats de Mustapha Kemal.

Librement, comme si leur droit était absolu, les corps d'armée d'Andrinople, de Rodosto, de Constantinople se déplacent et viennent d'investir la Thrace où les garnisons grecques sont cinq et six fois inférieures en nombre aux troupes concentrées devant elles par le gouver-

nement ottoman. Les populations, averties par de trop nombreux précédents, fuient dans l'affolement devant l'invasion des bourreaux. Et cependant, en Occident, nous attendons que le dernier Parlement allié ait ratifié le traité de notre paix pour nous réjouir pleinement. Comment la paix serait-elle possible, tant que s'agitiera l'Orient ?

Mettant à profit les délais inespérés qu'ils ont obtenus pour le règlement de leur sort, les Turcs mènent, pendant ce temps, la propagande la plus infâme. Il existe à Genève une *Ligue pour la défense des droits des Ottomans*. L'audace de ces gens est insolente : comme s'ils avaient à prétendre à des droits, quels qu'ils soient, avant d'avoir été châtiés ?

Le pis, c'est que des Français acceptent de leur tendre la main, correspondent avec eux, leur offrent leur appui. L'un de ces Français porte un nom illustre dans les lettres, c'est M. Pierre Loti, allié des Turcs depuis qu'il s'est converti à la religion d'Allah. M. Loti vient d'adresser à la *Ligue pour la défense des droits des Ottomans* une lettre relative au débarquement des Grecs à Smyrne. Il aurait reçu cette lettre d'un officier de marins français. Celui-ci déclarerait en trois pages que les Turcs sont des saints, des martyrs, et que les Grecs se conduisent en bourreaux à leur égard. Nous connaissons cette chanson. Ce ne sont pas les Turcs qui massacrent les Arméniens ; ce sont les Arméniens qui massacrent les Turcs. Ce ne sont pas les Turcs qui investissent la Thrace ; ce sont les Grecs qui assiègent Constantinople. Ce qui est fâcheux, c'est que la lettre de M. Pierre Loti, touchant les événements du 15 mai, offre une version absolument contraire à la version officielle. Il y a eu à Smyrne des incidents que tout le monde déplore. Or, il y a un Français qui s'en réjouit et se hâte de donner à ses amis Turcs des armes pour leur propagande contre la France. Mais les Turcs sont encore nos ennemis. Et ce Français n'a point l'air de savoir que les lois de sa patrie interdisent, sous le nom d'intelligences avec l'ennemi, les services de cet ordre.

Durant les guerres balkaniques, M. Pierre Loti affirmait déjà. Décrivant les exploits des alliés balkaniques

à Salonique, il disait : « *Et les officiers français du Bruix étaient là, et ont vu des soldats serbes et grecs crever les yeux à des prisonniers turcs...* » Seulement, aussitôt que ces lignes eurent paru, elles furent démenties. Par qui ? — Par le commandant du *Bruix* en personne, et officiellement, en ces termes :

« *Tous (les officiers) ont été unanimes à déclarer que cette affirmation est purement gratuite et que rien, ni dans leurs paroles, ni dans leurs actes, n'autorise l'auteur à les prendre à témoin de faits de cette nature qu'ils n'ont jamais eu à constater...* » (Lettre du commandant du *Bruix* au prince Nicolas de Grèce).

Tiens ! ce grand écrivain ne dit donc pas toujours la vérité ? — Renseignements pris, c'était M. Claude Farrère qui lui avait dit qu'un officier lui avait dit qu'un officier du *Bruix* avait dit à un autre officier que... etc. Voilà comme M. Loti écrit l'histoire, par amour du Turc. Pas de doute : il a connu par une source identique les incidents de Smyrne. Et ce n'est pas la *Ligue pour la défense des droits des Ottomans* qui lui donnera jamais le moindre démenti. Mais déjà les compagnies de chemin de fer de Smyrne ont démenti l'assassinat des chefs de gare reprochés aux Grecs par les Ottomans et le correspondant de M. Pierre Loti.

Voilà donc les témoignages qui influencent le jugement du public ! Est-ce le Turc qui a les yeux crevés ou la vérité ?

L'Homme Libre, 14 sept. 1919.

F. JEAN-DESTHIEUX.

L'INENARRABLE TURC

Pierre Loti est un poète, en prose, mais toujours un poète, et comme tel il a tous les privilèges des poètes, y compris celui d'ignorer les faits.

Il y a cependant une limite même pour la licence poétique, et l'éminent poète en prose de la Marine Française et de l'Académie Française dépasse cette limite dans sa plus récente défense des Turcs et sa dernière attaque contre des Grecs. Ses prédilections personnelles ne regardent personne d'autre que lui-même sans doute. Il a le droit d'aimer les Turcs bien que la raison n'en soit pas très claire. Mais, comme le dit Pascal, « le cœur a des raisons que la raison ne comprend pas », et si le grand écrivain préfère garder les raisons de son affection dans l'arrière-plan, c'est là son affaire après tout. Mais il s'expose au reproche d'être illogique quand il attaque les Grecs sur ce terrain qu'ils ont commis des atrocités en Asie-Mineure. Si la Commission des atrocités place une action en dehors du giron des sympathies de Loti, les Turcs devaient être détestés par lui.

Au moment où nous écrivons, nous avons devant nous un livre de plus de 800 pages qui jette une lueur sinistre sur les « Pauvres Turcs », comme les appelle Loti ingénument. C'est le rapport officiel, présenté au Parlement anglais, sur le « Traitement des Arméniens dans l'Empire Ottoman ». Il contient la preuve directe et judiciairement contrôlée des massacres et des déportations des Arméniens et des autres chrétiens orientaux de l'Asie Mineure, de l'Arménie et de la partie nord-ouest de la Perse qui était envahie par les troupes turques. La majeure partie de ces témoignages sont apportés par ceux qui ont souffert de la cruauté et de la bestialité des Turcs. On y trouve aussi des dépositions d'étrangers qui en savent aussi long que Pierre Loti sur les anciennes conditions d'existence dans l'Empire Ottoman, qui, heureusement, ne subsiste plus. En résumant la masse imposante de ces témoignages, le vicomte Bryce, dont le jugement vaut bien celui de Loti, en vient à cette conclusion que les fonctionnaires turcs sont « généralement sans cœur et féroces ».

« La masse musulmane est ordinairement sans pitié. Les tentatives faites pour excuser le massacre en grand et la déportation de tout un peuple ne permettent pas de douter du massacre et de la déportation. Les faits capitaux sont prouvés par la confession des criminels eux-mêmes. L'histoire de la Turquie pour les deux ou trois derniers siècles, à commencer par le Sultan sur son trône jusqu'au matassarif du village est, dans son ensemble, une histoire ininterrompue de corruption, d'injustice et d'oppression, oppression qui va souvent jusqu'à la plus hideuse cruauté. Peut-on encore continuer à espérer que les maux d'un tel Gouvernement sont curables. Ou bien n'est-ce pas que les témoignages contenus dans ce volume fournissent la plus terrible et la plus concluante des preuves qu'on ne peut plus lui permettre de gouverner des sujets de religion différente ? »

Pierre Loti considère apparemment l'extermination de centaines de milliers d'Arméniens comme quelque chose qui ne mérite pas qu'on s'y arrête longuement. Mais le mauvais traitement infligé à un Turc éveille sa compassion et fait mettre en jeu son éloquence la plus pathétique. Il exagère plus que de raison, même pour un poète. Il oublie aussi que « ces pauvres Turcs », que « ces braves défenseurs de leur Patrie » sont encore en guerre avec la France. La paix n'a pas encore été conclue avec eux. Si le but qui a conduit ces « pauvres Turcs » à s'allier à l'Allemagne était atteint, la France, en ce moment, serait impuissante sous le pied de l'Allemagne, et Loti lui-même serait un esclave. Ce que l'auteur de « La Turquie Agonisante » appelle la sympathie persistante que le Turc éprouve toujours pour les Français et leur loyauté délicate a été manifesté par la tentative bestiale de subjuguier le peuple français et de rayer la France comme Etat indépendant de la carte d'Europe, Loti doit nous excuser si nous préférons une sympathie moins virulente. Si, comme Loti le dit lui-même, la Turquie est menacée d'extinction, plus tôt l'extinction sera consommée mieux cela vaudra pour la civilisation et même pour les Turcs.

The New-York Herald (édition parisienne), septembre 1918.



